

EXTRAITS

Les Professeurs
de Médecine
de Nancy

BERNARD LEGRAS

Les Professeurs de Médecine de Nancy

Ceux qui nous ont quittés

1872 – 2021

Cet ouvrage est dédié au Professeur Alain Larcen (1931-2012)
qui fut aussi un historien de la médecine et des hôpitaux de Nancy¹
Et avec qui j'ai eu le très grand plaisir de collaborer.

Couverture

Vue partielle du portrait du Professeur Jacques Parisot (1882-1967) par Scherbeck²
Dessin sur papier au crayon noir (Musée de la Faculté de Médecine)

¹ Voir le texte du Professeur Pierre Labrude à ce sujet en annexe 5.

Alain Larcen et Jacques Parisot sont les seuls professeurs de médecine de Nancy ayant reçu la Grand Croix de la Légion d'Honneur.

² Jean Scherbeck (1898-1989) est un artiste lorrain, élève d'Emile Friant, mais aussi de Henri Royer, avec lequel il travaille le pastel et la peinture à Audierne en Bretagne jusqu'en 1935. Plus tard, il se consacre presque exclusivement aux portraits d'hommes ou de femmes, d'un certain âge, dits « têtes de caractère ». Ses mamiches sont célèbres. Outre des pastels, fusains, crayons, il s'est également exercé à la lithographie. Il a signé plusieurs portraits de professeurs de médecine de Nancy : Abel, Collin, Drouet, Etienne, Froelich, Jeandelize, Parisot.

Sommaire

INDEX DES PROFESSEURS	page 6
PREFACE DU PROFESSEUR CHRISTIAN RABAUD	page 12
AVANT-PROPOS	page 14
DOCUMENTS PAR PROFESSEUR <i>dans l'ordre alphabétique - de ABEL à WOLF</i>	page 16
ANNEXES	
1 – PROFESSEURS PAR ANNEE DE DECES	page 598
2 – PROFESSEURS PAR SPECIALITE	page 603
3 – AUTRES MEDECINS	page 608
4 – LES DOYENS	page 618
5 – LE PROFESSEUR LARCAN, HISTORIEN DE LA MEDECINE	page 618
6 – LOUIS MATHIEU ET LA NAISSANCE DE LA CARDIOLOGIE A NANCY	page 627
7 – L'AUTEUR	page 632
8 – PHOTOS D'INTERNAT AVEC LES NOMS	page 638

Index

Nom	Prénom	Né	Décès	* ³
ABEL	EMILE	1885	1964	
ALEXANDRE	JEAN-PIERRE	1926	2012	
ALGAN	BERNARD	1919	1985	*
ANCEL	PAUL	1873	1961	*
ANDRE	PAUL	1869	1950	
ANDRE	PIERRE	1904	1971	
ANTHOINE	DANIEL	1931	2016	
ARNOULD	GEORGES	1918	1979	
ARNOULD	PIERRE	1921	2002	
BACH	MARIE-JOSEPH	1809	1886	*
BARABAN	LEON	1850	1905	
BARTHELEMY	MARC	1881	1967	
BEAU	ANTOINE	1909	1996	
BEAUNIS	HENRI	1830	1921	*
BENICHOUX	ROGER	1919	2003	*
BERNADAC	PIERRE	1929	2003	
BERNHEIM	HIPPOLYTE	1840	1919	*
BERTRAND	PIERRE	1902	1998	
BESSOT	MICHEL	1930	1973	
BEUREY	JEAN	1921	2010	
BINET	ANDRE	1883	1966	
BLONDLOT	NICOLAS	1808	1877	
BODART	ANDRE	1898	1989	
BOUIN	POL	1870	1962	*
BOURA	MICHEL	1924	1996	
BOUVEROT	PIERRE	1924	1998	*
BURG	CONSTANT	1924	1998	*
CANTON	PHILIPPE	1935	2007	
CARTEAUX	JEAN-PIERRE	1960	2011	
CAUSSADE	LOUIS	1885	1965	
CAYOTTE	JACQUES	1915	1992	
CHAILLEY-BERT	PAUL	1890	1973	
CHALNOT	PIERRE	1903	1982	
CHARPENTIER	AUGUSTE	1852	1916	
CHRETIEN	HENRI	1845	1923	
CLAUDON	MICHEL	1953	2018	
COLLIN	REMY	1880	1957	
CORDIER	JACQUES	1912	1990	

³ Carrière : le signe * signifie que seulement une partie de celle-ci a eu lieu à la Faculté de Médecine de Nancy.

Nom	Prénom	Né	Décès	
CORNIL	LUCIEN	1888	1952	*
COZE	LEON	1819	1896	*
CUNY	GERARD	1925	1996	
DE LAVERGNE	EMILE	1926	2019	
DE LAVERGNE	PAULIN	1884	1957	
DE REN	GERARD	1921	1996	
DEBRY	GERARD	1928	2018	
DELAGOUTTE	JEAN-PIERRE	1937	2015	
DEMANGE	CHARLES	1815	1890	
DEMANGE	EMILE	1846	1904	
DOLLANDER	ALEXIS	1917	1990	
DROUET	PAUL-LOUIS	1892	1955	
DROUIN	PIERRE	1939	2002	
DUC	MICHEL	1934	2012	
DUFOUR	MARCEL	1868	1946	*
DUHEILLE	JEAN	1928	2015	
DUPREZ	ADRIEN	1933	2013	
DUREUX	JEAN-BERNARD	1925	2020	
ENGEL	LOUIS	1821	1880	*
ETIENNE	GEORGES	1866	1935	
FAIVRE	GABRIEL	1915	2009	
FELTZ	VICTOR	1835	1893	*
FLORENTIN	PIERRE	1900	1987	
FOLIGUET	JEAN-MARIE	1918	2008	
FORTIER	BERNARD	1946	2008	*
FRANCK	CLAUDE	1910	1996	*
FROELICH	RENE	1867	1945	
FRUHINSHOLZ	ALBERT	1876	1963	
GARNIER	LEON	1855	1939	
GIRARD	JEAN	1903	1955	
GOSSEREZ	MAURICE	1912	1985	
GRANDPIERRE	ROBERT	1903	1984	*
GRIGNON	GEORGES	1927	2005	
GRILLIAT	JEAN-PIERRE	1924	2007	
GRIMAUD	RENE	1902	1978	
GROSDIDIER	JEAN	1926	2000	
GROSS	ANDRE	1921	1980	*
GROSS	FREDERIC	1844	1927	*
GROSS	GEORGES	1875	1950	
GUERCI	OLIERO	1929	2018	
GUILLEMIN	ANDRE	1923	2007	
GUILLEMIN	FRANCOIS	19--	2020	
GUILLEMIN	PAUL	1923	2007	
GUILLOZ	THEODORE	1868	1916	

Nom	Prénom	Né	Décès	
HAMANT	AIME	1884	1973	
HARTEMANN	JEAN	1898	1986	
HARTEMANN	PIERRE	1925	2014	
HAUSHALTER	PAUL	1860	1925	
HECHT	LOUIS-EMILE	1830	1906	*
HELLUY	JOSEPH	1911	1976	
HEPNER	HENRI	1934	2003	
HERBEUVAL	RENE	1912	2007	
HERRGOTT	ALPHONSE	1849	1927	
HERRGOTT	FRANCOIS-JOSEPH	1814	1907	*
HEULLY	FRANCOIS	1912	1976	
HEYDENREICH	ALBERT	1849	1898	
HIRTZ	MATTHIEU	1809	1878	*
HOCHE	LEON	1869	1941	
HOEFFEL	JEAN-CLAUDE	1933	2003	
HOUPERT	LOUIS	1902	1973	*
JACQUES	PAUL	1869	1965	
JANOT	CHRISTIAN	1945	2018	
JEANDELIZE	PAUL	1872	1969	
JOB	LOUIS	1878	1957	
JUILLIERE	YVES	1958	2021	
KAMINSKY	PIERRE	1951	2015	
KISSEL	PIERRE	1906	1978	
LACOSTE	JACQUES	1920	2014	
LALLEMENT	EDMOND	1838	1889	
LAMARCHE	MAURICE	1924	1980	
LAMBERT	HENRI	1942	2020	
LAMBERT	MAYER	1870	1943	
LAMY	GEORGES	1880	1949	
LAMY	PIERRE	1924	2006	
LARCAN	ALAIN	1931	2012	
LEGAIT	ETIENNE	1911	2005	
LEPOIRE	JEAN	1923	1997	
LOCHARD	JEAN	1918	2008	
LOUYOT	PIERRE	1902	1985	
LUCIEN	MAURICE	1880	1968	
MACE	EUGENE	1856	1938	
MANCIAUX	MICHEL	1928	2014	
MARTIN	JEAN	1926	1986	
MELNOTTE	PIERRE	1891	1979	
MERKLEN	LOUIS	1896	1964	
MEYER	EDOUARD	1860	1924	
MICHEL	EUGENE	1819	1883	*
MICHEL	GASTON	1874	1937	

Nom	Prénom	Né	Décès	
MICHON	JACQUES	1921	1989	
MICHON	PAUL	1897	1964	
MIDON	JACQUES	1913	1965	
MONERET-VAUTRIN	DENISE	1939	2016	
MONOYER	CHARLES	1836	1912	*
MONTAUT	JACQUES	1929	1985	
MOREL	CHARLES	1822	1884	*
MUTEL	MAURICE	1886	1977	
NABET	FRANCINE	1935	2007	
NEIMANN	NATHAN	1906	1992	
NICOLAS	ADOLPHE	1861	1939	*
PARISOT	JACQUES	1882	1967	
PARISOT	PIERRE	1859	1938	
PARISOT	VICTOR	1811	1895	
PAYSANT	PIERRE	1923	2014	
PERCEBOIS	GILBERT	1930	2018	
PERNOT	CLAUDE	1926	1989	
PERRIN	MAURICE	1875	1956	
PETIET	GUY	1939	2015	
PICARD	JEAN-MARIE	1925	1992	
PICARD	LUC	1937	2021	
PIERQUIN	LOUIS	1910	2006	
PIERSON	MICHEL	1925	2015	
POINCARÉ	EMILE	1828	1892	
PRENANT	AUGUSTE	1861	1927	*
PREVOT	JEAN	1928	2018	
RAMEAUX	JEAN-FRANCOIS	1805	1878	
RAUBER	GUY	1923	2008	
REMIGY	EMILE	1925	1961	
REMY	SEBASTIEN	1854	1944	
RENARD	MICHEL	1932	2018	
RENY	ANDRE	1933	1982	
RIBON	MARCEL	1921	2006	
RICHON	JEAN	1909	1987	
RICHON	LOUIS	1874	1958	
RIGAUD	PHILIPPE	1805	1881	*
RITTER	EUGENE	1837	1884	*
ROBERT	HENRI	1875	1952	
ROHMER	JOSEPH	1856	1921	
ROUSSEAUX	RENE	1902	1955	
ROUSSEL	JEAN	1909	1976	
ROYER	RENE	1931	2016	
SADOUL	PAUL	1918	2011	
SANTENOISE	DANIEL	1897	1970	*

Nom	Prénom	Né	Décès	
SCHMITT	JEAN	1929	1999	
SCHMITT	JOSEPH	1855	1912	
SCHUHL	EMILE	1861	1913	
SENAULT	RAOUL	1918	2008	
SENCERT	LOUIS	1878	1924	*
SIMON	PAUL	1857	1939	
SIMONIN	EDMOND	1812	1884	
SIMONIN	JACQUES	1919	1952	
SIMONIN	PIERRE	1890	1970	
SOMMELET	DANIELE	1936	2020	
SOMMELET	JEAN	1923	2012	
SPILLMANN	LOUIS	1875	1940	
SPILLMANN	PAUL	1844	1914	
STOLTZ	JOSEPH	1803	1896	*
STREIFF	FRANCOIS	1929	2002	
THIRY	GEORGES	1870	1936	
THOMAS	CHARLES	1906	1987	
TOURDES	GABRIEL	1810	1900	*
TREHEUX	AUGUSTA	1923	2014	
TRIDON	PIERRE	1926	2007	
UFFHOLTZ	HUBERT	1931	2015	
VAILLANT	GERARD	1933	2013	
VAUTRIN	ALEXIS	1859	1927	
VERMELIN	HENRI	1891	1968	
VUILLEMIN	JEAN-PAUL	1861	1932	
WATRIN	JULES	1887	1955	
WAYOFF	MICHEL	1927	2016	
WEBER	MAX	1934	2001	
WEISS	THEODORE	1852	1942	
WOLFF	RENE	1899	1982	

Préface

Professeur Christian RABAUD
Président de la CME

S'il est deux choses qui semblent impossibles à arrêter, c'est bien le temps qui passe et Bernard Legras !

Le temps qui passe nous arrache inexorablement, un à un, Nos Anciens tandis que Bernard, édition après édition, s'attache à pérenniser leur trace.

Dans cette quatrième édition, Bernard poursuit ce devoir de mémoire Ô combien important, qui nous permet, à nous, mais aussi à nos nouvelles et nouveaux jeunes collègues, de disposer de repères historiques, de l'empreinte de tous les professeurs qui auront fait Notre Faculté de Médecine de 1872 à 2021.

La Mémoire est indispensable à toute communauté qui souhaite progresser harmonieusement. Sans Présent, il n'y a pas de Futur. Et sans Passé, il n'y a pas de Présent. Et cette connaissance du passé doit nous permettre de limiter les errements ou la reproduction de certaines erreurs.

Or notre histoire est désormais longue de sens et d'enseignements puisqu'elle remonte, sur le plan universitaire, à 1572, date de la création de la première université en Lorraine, à Pont-à-Mousson. L'enseignement de la Médecine y commença en 1592. Notre faculté fut rapidement confrontée à une situation sanitaire particulièrement difficile, avec de terribles épidémies de peste ; son premier Professeur et premier Doyen, Charles LEPOIS nommé en 1598, en mourut en 1635. Ce sont ensuite les combats de la guerre de 30 ans qui conduisirent à une fermeture de l'Université qui ouvrit à nouveau en 1641. L'époque nancéenne débuta en 1768, lorsque Louis XV fit transférer l'Université de Pont-à-Mousson à Nancy dans les locaux du Collège Royal de Médecine, créé en 1752 par le roi Stanislas. Un Collège de Chirurgie les rejoignit en 1770. Nancy possédait alors trois établissements d'enseignement médical et jouissait d'une excellente réputation. Mais comme toutes les autres, notre faculté disparut sous la révolution. Des praticiens passionnés permirent toutefois de rétablir un enseignement, d'abord libre, puis sous forme d'écoles secondaire (1822) puis préparatoire de médecine (1843). Nancy était prête à retrouver sa Faculté de médecine. Et c'est un revers de l'histoire qui lui en donna l'occasion : la guerre de 1870 perdue par la France, le traité de Frankfort, l'annexion de l'Alsace et de la Moselle par l'Allemagne, conduisirent au « transfèrement » de la Faculté de Strasbourg à Nancy le 19 mars 1872.

Sur le plan « hospitalier », notre histoire est plus ancienne encore. Le premier « hôpital » à Nancy, en aval des premières maisons hospitalières, sortes d'hôtels qui accueillaient les mendiants et les voyageurs, fut l'Hôpital Notre Dame dirigé par les sœurs grises de Sainte Elisabeth en 1158. C'est en 1336 que fut érigé le premier Hospice Saint Julien, qui tomba en ruine à la fin du XIVème siècle et fut reconstruit entre 1587 et 1589. A la fin du XIXème siècle, son encombrement et la vétusté de ses bâtiments conduisirent à envisager sa reconstruction. Un troisième et dernier établissement portant le nom d'Hospice Saint Julien ouvrit ses portes le 1er octobre 1900 sur son emplacement actuel. C'est ensuite en aval du « transfèrement » de la Faculté de Strasbourg à

Nancy le 19 mars 1872 que fut construit l'Hôpital Central entre 1879 et 1883, qui s'appelait d'abord Hospices Civils de Nancy jusqu'en 1931. Au lendemain de la libération, l'Hôpital Central fut transformé en Centre Hospitalier Régional. Ensuite, en 1973, s'ouvrit l'Hôpital de Brabois et en 1982, l'Hôpital d'Enfants. Cet ensemble a été complété en 2012 par la fusion avec la Maternité Adolphe Pinard qui avait ouvert ses portes en 1929 et plus récemment encore avec l'absorption de la « Clinique de traumatologie » ou « SINCAL » ou « Clinique Emile Gallé ».

Ces deux ensembles facultaires et hospitaliers sont intimement liés depuis l'Ordonnance du 30 décembre 1958, qui a conduit à la création des centres hospitaliers régionaux et universitaires (CHRU). La gouvernance hospitalière a évolué parallèlement. Historiquement, la commission administrative gérait les hôpitaux et en son sein la communauté médicale n'avait aucune place réelle. En 1943, apparut la commission médicale consultative qui devint commission médicale d'établissement (CME) en 1987, afin d'acter que cette commission n'était pas seulement consultative, mais pouvait disposer de compétences attributives comme les choix médicaux.

Dans les CHU, la CME est statutairement présidée par un Professeur. Qu'il me soit donné l'occasion ici de rendre hommage à mes prédécesseurs : le Professeur Jean-Marie GILGENKRANTZ, cardiologue, 1987-1991, le Professeur Adrien DUPREZ* 1991-1994, anatomo-pathologiste, le Professeur Michel SCHMITT 1994-2004, chirurgien pédiatre viscéral, le Professeur Jean-Luc SCHMUTZ 2004-2012, dermatologue, et le Professeur Michel CLAUDON*, 2012-2018, radiologue et qui présida aussi la conférence nationale des présidents de CME de CHU. Deux d'entre eux⁴ sont malheureusement disparus et présents dans les pages de cet ouvrage.

Puisse cette nouvelle édition rester une source d'inspiration pour les générations futures de Professeures et de Professeurs de notre Faculté de Médecine...

⁴ Les deux professeurs décédés sont signalés par le signe *.

Avant-propos

Au lendemain de la guerre de 1870, Strasbourg n'est plus en territoire français. Sa Faculté de médecine est transférée à Nancy avec une grande partie de son corps professoral. La nouvelle Faculté est inaugurée en novembre 1872. Depuis cette date, près de quatre cent professeurs⁵ exercent ou ont exercé. Certains ont connu une carrière exceptionnelle ; parmi ceux qui firent *toute leur carrière à Nancy*, citons notamment PARISOT, COLLIN, DE LAVERGNE et plus près de nous NEIMANN, KISSEL, CHALNOT, HERBEUVAL, LARCAN, SADOUL, DUPREZ, DUREUX, CLAUDON. En 2014, disparaissait Mme TREHEUX, première femme chef de service. Deux autres femmes exceptionnelles nous ont quittés depuis : Mmes MONNERET-VAUTRIN et SOMMELET.

Les documents (textes, photos,..) étaient nombreux mais dispersés : dans les *Annales Médicales de Nancy*, le musée de la Faculté, le musée de l'Internat, etc. Nous les avons regroupées, numérisées, stockées dans une base de données informatisée. Ces données peuvent être consultées sur le site Internet créé par l'auteur (présenté en annexe 7).

Dans cet ouvrage, nous nous sommes limités *aux seuls professeurs décédés* avec, en général, pour chacun, une photos et un texte⁶.

Le texte est constitué, soit par un éloge funèbre quand il existe, soit par un extrait d'un article de synthèse. Les articles de synthèse qui proviennent souvent du numéro spécial du centenaire, 1874-1974, des *Annales Médicales de Nancy* sont habituellement beaucoup plus brefs que les éloges⁷. En l'absence d'éloge, nous sommes rabattus sur les fiches écrites par les professeurs eux-mêmes⁸ ou parfois sur d'autres articles. Nous sommes permis également de rajouter parfois des notes ou compléments personnels.

Quelques professeurs ayant exercé peu de temps à la Faculté de médecine de Nancy, ne figurent pas dans la liste générale et n'ont pas de dossier en propre. Ils sont regroupés dans l'annexe 3, sous la rubrique intitulée « De passage ». Y figurent aussi des enseignants devenus Chefs de Service mais n'ayant pas passé le concours de l'Agrégation ainsi que des médecins éminents.

Compte-tenu des procédés récents d'auto-publication, nous avons décidé de réaliser cette nouvelle version qui s'étend jusqu'en 2021.

⁵ Sauf exception, seuls les noms propres des professeurs ayant exercé ou exerçant à Nancy ont été mis en majuscules dans cet ouvrage.

⁶ Un dossier a été consacré à Rémigy qui venait d'être admissible à l'Agrégation d'Hématologie et qui a trouvé la mort dans la catastrophe ferroviaire de Vitry-le-François en 1961. .

⁷ Les éloges présentent une taille variable qui n'est pas toujours liée à la notoriété du professeur. Par ailleurs, les éloges récents sont généralement plus limités que ceux des temps anciens.

⁸ C'est le Professeur Royer qui est à l'origine d'un annuaire des professeurs honoraires en 2004.

DOCUMENTS PAR PROFESSEUR

dans l'ordre alphabétique

de ABEL à WOLF



ABEL Emile
1885-1964

ELOGE par le Professeur F. HEULLY

Rendre hommage à mon Maître disparu est pour moi un douloureux devoir.

Mais ce sera également pour moi l'occasion d'apporter publiquement le tribut de ma reconnaissance à celui à qui je dois tant.

A ses élèves il n'a pas mesuré le don de son enseignement, le soutien dans les efforts, le réconfort dans les difficultés, le témoignage de sa satisfaction dans les réussites.

Que mes paroles puissent faire revivre devant ceux qui l'ont connu, et faire, connaître à ceux qui n'ont pas eu ce privilège, la vie, l'œuvre, et la personnalité du Professeur ABEL.

Emile ABEL naquit à Bourbonne-les-Bains, le 5 juin 1885.

Contrairement à ce que pouvait faire penser son accent, il n'était pas d'origine franc-comtoise. Sa famille, de souche terrienne était originaire de Dieuze, en Lorraine française ; son père, fuyant l'annexion, s'était fixé à Bourbonne.

Très jeune, il vint faire au lycée de Nancy, de brillantes études classiques qui furent récompensées par une Médaille d'or. L'influence de son cousin Sabotier, lui-même étudiant en Médecine, détermina sa vocation. Il fit sa première année de Médecine à la Faculté de Nancy ; reçu à l'Ecole du Service de Santé militaire, c'est à Lyon qu'il poursuivit et termina ses études de Médecine.

C'est au cours de son stage à l'Ecole d'Application du Val de Grâce, qu'il connut Paulin DE LAVERGNE. Cet esprit brillant, chatoyant, cette personnalité exceptionnelle le séduisirent ; ce fut la naissance d'une amitié indéfectible que seule vint rompre la mort.

A sa sortie de l'Ecole, il fut affecté à Nancy, et connut alors celle qui devait devenir la compagne fidèle de ses jours, la fille du Professeur SIMON.

Survint la tourmente de 1914. Parti avec le 356^{ème} Régiment d'Infanterie, qu'il ne devait pratiquement pas quitter, il fit montre d'emblée d'un courage et d'une compétence remarquable lui valant, dès le 19 août 1914, dans les combats de la Woëvre, une élogieuse citation, et la Croix de la Légion d'Honneur dès décembre 1914.

L'armistice le trouvait Médecin Commandant, Adjoint au Directeur du Service de Santé du Corps d'Armée. Un brillant avenir militaire s'ouvrait devant lui.

N'ayant pas trouvé cependant une oreille favorable à son désir de faire carrière dans les Hôpitaux militaires, il prit alors la décision cruciale de sa vie. En 1920, délaissant cette voie toute tracée, il démissionne et s'engage dans la voie difficile d'une carrière civile, hospitalière et universitaire.

Nommé au Concours en 1921 au poste de Chef de Clinique et de Laboratoire des Cliniques Infantiles, il entreprend, sous la direction de son Maître, le Professeur HAUSHALTER, dans un Laboratoire créé de toutes pièces, un travail de chercheur obstiné et de technicien averti, tout en participant à l'enseignement clinique.

Dès 1925, il aborde les épreuves du premier degré du Concours d'Agrégation. Selon une formule qui préfigure la réforme actuelle, le Concours comportait deux épreuves écrites anonymes. ABEL se classe deuxième de France, ayant obtenu pour une épreuve 20 sur 20 (ce qui lui valut les félicitations personnelles du Recteur de Nancy). Hélas, l'année suivante, l'administration, que ce classement a peut-être déçue, décide que cette épreuve ne comptera pas dans le classement définitif.

Chargé de cours de Pathologie interne en 1928, il est reçu en 1930, dans un rang brillant, au Concours d'Agrégation, et chargé de la Pathologie interne, enseignement qu'il conservera jusqu'en 1939.

Parallèlement se poursuivait sa carrière hospitalière : Médecin des Hôpitaux en 1926, il est affecté à un Service de Médecine complémentaire à l'Hôpital Marin tout d'abord, puis à l'Hôpital Central, dans les locaux de l'actuel Service de Cardiologie.

En 1936 lui est confié le Service des Maladies Tuberculeuses de l'Hôpital Villemin. C'était la tâche difficile d'une discipline spécialisée dont il lui faut apprendre les moyens d'exploration et les techniques thérapeutiques. Il les assimile sans peine et acquiert rapidement une autorité incontestée.

Cette compétence lui est reconnue à la mobilisation de 1939, et lui vaut d'être nommé Médecin Consultant de la IX^{ème} puis de la X^{ème} Armée.

De retour à la vie civile, il est jugé digne d'être élevé au grade de Professeur sans Chaire en 1941. La Chaire de Thérapeutique lui est confiée en 1942, et l'année suivante, la Chaire de Clinique médicale couronne cette lente ascension. Il revenait alors à la Clinique médicale A, que son beau-père, le Professeur SIMON, avait dirigée avec tant de compétence. Il ne l'avait d'ailleurs à vrai dire jamais complètement quittée car il avait continué à collaborer de façon suivie à l'enseignement clinique du Professeur RICHON. Dès lors, le Professeur ABEL put faire montre de la plénitude de ses qualités de médecin et d'enseignant.

La période de l'après-guerre a vu le renouvellement total de la Médecine par l'apparition de moyens d'investigation et de thérapeutique qui pouvaient paraître inconcevables dix ans auparavant. Par un travail personnel constant et acharné, ABEL a su se tenir au courant, guider ses collaborateurs et ses élèves, vers les techniques les plus modernes. Pendant douze années, il put former des générations d'étudiants, d'externes et d'internes auxquels il avait à cœur de dispenser un enseignement clair, méthodique et complet au courant des dernières acquisitions de la science. Mais pour lui, la passion de l'enseignement ou de la recherche médicale ne fit jamais oublier ce qu'il estimait être son devoir primordial, se consacrer à ses malades. Il s'est toujours astreint à les connaître tous, les interroger, les examiner attentivement, patiemment, paternellement. Derrière le « beau cas clinique » il a toujours appris à ses collaborateurs à ne jamais oublier l'homme qui souffre.

Promu à la classe exceptionnelle, ABEL est atteint par la limite d'âge en 1955 et quitte alors la Clinique médicale A.

Mais le terme de cette carrière universitaire et hospitalière ne signifiait pas la rupture avec sa vocation médicale. L'autorité incontestée qui s'attachait à sa personne lui valut d'être choisi par ses pairs et porté à la Présidence du Conseil Régional de l'Ordre des Médecins. Pendant cinq années il

se consacra à sa tâche difficile où sa droiture, son intégrité et son expérience lui valurent l'estime de tous ses confrères.

Ressentant les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, il se démit alors de ses fonctions, n'acceptant plus que de garder la Présidence d'une œuvre d'entraide et d'assistance médicale.

Au long de cette carrière médicale, son œuvre scientifique s'échafauda patiemment. Sa thèse inaugurale soutenue à Lyon à sa sortie de l'Ecole du Service de Santé, ne pouvait avoir qu'un objectif limité, elle concernait l'ostéomyélite des os plats du crâne d'origine otitique. Cette étude fait preuve déjà des qualités de méthode et de clarté que ses travaux ultérieurs mirent pleinement en évidence.

En effet, son œuvre maîtresse s'est édifiée dans le Laboratoire des Cliniques Infantiles. Partant des études cytologiques des méningites aiguës, ABEL s'est particulièrement intéressé au problème alors très mal connu des réactions méningées, des états méningés, du méningisme. Il entreprit de classer des faits en apparence disparates, de les analyser, d'en faire une étude critique rigoureuse pour aboutir à une synthèse rationnelle. Ces patientes études cliniques, étayées par des recherches cytologiques et bactériologiques attentives aboutirent à une importante monographie dans laquelle il propose une classification rationnelle.

Ses conceptions des méningites bénignes, des méningites cryptogénétiques faisaient de lui un novateur. Elles reçoivent leur consécration dans les rapports du Congrès de Médecine de 1936 sur les méningites aiguës curables. Le problème des états méningés au cours des parasitoses intestinales retint longtemps son attention. Ses recherches cliniques, cytologiques et bactériologiques se poursuivirent en d'autres domaines, notamment avec la collaboration de son ami DE LAVERGNE.

Le développement de sa carrière hospitalière et universitaire le conduisit à de nombreuses études cliniques dans des directions très diverses.

En 1936, il fut notamment chargé, avec le Professeur PERRIN, d'un important rapport, au Congrès de Vittel, sur la thérapeutique médicale de la goutte, sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. Cette étude critique particulièrement claire conserve encore tout son intérêt malgré les apports nouveaux de la pharmacopée.

Dès son accession à la Clinique Médicale A, il sut proposer à ses collaborateurs des sujets d'actualité et les pousser dans les voies nouvelles.

De son passage au Service de Phtisiologie, il avait gardé un goût très vif pour les études pneumologiques. Il suscita des travaux concernant les suppurations broncho-pulmonaires, le traitement des abcès pulmonaires par instillation endobronchique, l'étude des cavités résiduelles d'abcès.

De nombreuses études neurologiques, hématologiques, gastro-entérologiques furent entreprises dans son Service, et furent souvent le point de départ de la spécialisation de ses collaborateurs.

Il ne se contentait pas de susciter des travaux, mais en suivait de façon particulièrement attentive l'élaboration et la réalisation. Les publications, les thèses ne recevaient son approbation que lorsque tous les termes en avaient été soigneusement pesés, mesurés et bien souvent entièrement remaniés de sa main.

L'introduction de techniques nouvelles d'investigation ou de thérapeutiques récentes étaient soumises de sa part, à une critique sévère que certains pouvaient prendre pour la manifestation d'un esprit timoré ; en réalité, son sens aigu de la responsabilité et son souci de l'humain étaient le frein nécessaire aux audaces juvéniles de ses collaborateurs.

Arrivé à l'heure de la retraite, il pouvait considérer avec la satisfaction du devoir accompli, l'œuvre scientifique dont il avait été l'artisan et le promoteur.

Mais il ne voulut pas borner là son activité. Dégagé des tâches et des responsabilités quotidiennes, il tint à poursuivre son enrichissement intellectuel.

Son accession à l'Académie de Stanislas, dont il devint en 1962 Vice-président, le conduisit à approfondir ses connaissances dans des domaines originaux. Reprenant des études climatologiques qu'il avait abordées trente ans auparavant, il présenta à l'Académie plusieurs communications remarquées et particulièrement originales sur la météoropathologie, la telluropathologie, les rapports de la météoropathologie avec les explosions atomiques.

Par ailleurs, ses fonctions de Président du Conseil Régional de l'Ordre le conduisirent à des réflexions sur l'essence même de l'art médical. Elles trouvent leur aboutissement dans son discours de réception à l'Académie de Stanislas. Ce « retour aux sources de la Médecine » comme il l'intitule lui-même, lui permet de réaffirmer le principe hippocratique qui avait été le guide de sa vie médicale : la primauté de la Clinique : « Avant tout raisonnement et toute interprétation, interrogez, scrutez les symptômes locaux et généraux, dépistez les symptômes précurseurs... Il importe par une connaissance totale de l'individu, de porter un jugement général sur son destin ».

Il ne conteste pas le prodigieux essor de la médecine moderne, les hardiesses et l'efficacité sans cesse accrue des méthodes opératoires ou des thérapeutiques nouvelles. Mais il redoute que cette haute technicité n'entraîne une fragmentation excessive de la Médecine, faisant perdre de vue la personnalité du malade.

« N'y a-t-il pas lieu de craindre, dit-il, que le jeune Médecin ne se détourne de la Médecine traditionnelle, de tout ce quelle comporte d'esprit d'observation personnelle et directe, de sens critique et de principes moraux. » Comme son ami le Professeur BODART, il déplore cette « désacralisation » de la Médecine. Dans un véritable testament intellectuel, il réaffirme la suprématie de l'esprit clinique, la primauté des valeurs spirituelles sur les valeurs matérielles, la nécessité d'une culture générale qui est, selon Hippocrate, pour l'esprit de l'homme, ce que la promenade est pour le corps.

Cette œuvre est le reflet des qualités profondes de l'homme. Sa modestie et sa courtoisie coutumières frappaient dès l'abord. Alliées à une bonté foncière, ces qualités posaient en fait un écran protecteur au devant de sa véritable personnalité. Un trait dominant de son caractère était en effet la ténacité et le courage. Dans sa carrière militaire ces qualités se manifestèrent, de façon éclatante, elles lui permirent ensuite de surmonter les difficultés de la carrière hospitalière et universitaire. Mais cette ténacité coexistait avec une grande sensibilité qu'il prenait soin de cacher ; il s'y mêlait un sens profond de la justice qui lui faisait ressentir d'autant plus vivement, tout ce qui pouvait paraître à ses yeux une injustice. Les épreuves, les difficultés, provoquaient en lui des mouvements d'humeur certains. Une rougeur subite de la nuque pouvait parfois les révéler à des yeux avertis. Parfois cependant une colère redoutable pouvait en résulter.

Ces traits contradictoires lui rendaient certes la vie difficile. De combien d'insomnies étaient payées les difficultés qu'il affrontait apparemment avec calme !

Son foyer et ses enfants étaient sa grande joie. Il avait eu une intense satisfaction à voir son fils François aborder la carrière médicale. Il avait applaudi à ses succès, sa brillante conduite pendant la guerre l'avait comblé de légitime fierté. Un sort cruel devait le ravir à son affection : il en ressentit une peine immense, jamais cicatrisée.

Il reporta son affection sur ses autres enfants et petits-enfants, déplorant souvent combien étaient mesurés les instants où il pouvait jouir de la vie de famille.

Sa culture et ses goûts le portaient vers la littérature, l'histoire la peinture. Il adorait voyager. Jeune, il aimait partir en montagne ou dans de longues randonnées dont il gardait des souvenirs d'une précision surprenante.

Tel était l'homme. Sa force d'âme, alliée à ses convictions profondes le préparait à affronter les dernières épreuves qui l'attendaient.

Il m'avait un jour, d'une voix calme et méthodique, exposé les symptômes et la nature de son mal, l'évolution qu'il savait inéluctable. La thérapeutique parut démentir, pendant plusieurs années, le pronostic lucide qu'il avait porté.

Il affronta avec calme la venue de l'épreuve dernière, soucieux cependant du surcroît de peine et de fatigue qu'allait encourir son entourage.

Ce fut un adoucissement pour lui de pouvoir être soigné par une religieuse qu'il avait particulièrement appréciée dans son Service, dernière évocation pour lui de la Clinique Médicale A. Et maintenant, il ne nous reste plus que le souvenir.

Puisse cette évocation être le témoignage de notre fidèle affection, et contribuer à adoucir la peine de Mme Abel et de tous les siens. Pour ses élèves, il demeure le guide. Ils devront s'efforcer de suivre son exemple : être et rester un homme.



ALEXANDRE Pierre

1926-2012

ELOGE par le Professeur J-F STOLTZ

Le Professeur Pierre ALEXANDRE nous a quittés le 25 janvier 2012 après une longue carrière hospitalo-universitaire. Il laissera le souvenir d'un homme discret, travailleur, affable. Après des études primaires et secondaires au lycée Henri Poincaré. Il a gravi tous les échelons : technicien en début de carrière au laboratoire d'Hémostase du Centre Régional de Transfusion Sanguine dirigé par le Professeur MICHON, il a, en même temps, préparé son doctorat en médecine sur les syndromes fibrinolytiques, thèse qu'il a soutenue en 1964. On doit saluer son courage et sa ténacité. C'est en 1967 que j'ai fait la connaissance de Pierre ALEXANDRE, alors qu'il préparait une licence de Sciences Biologiques et que nous sommes devenus amis puis collègues en 1968. En 1971, sous l'impulsion du Professeur François STREIFF, alors Directeur du Centre Régional de Transfusion, il a été nommé assistant à la Faculté, puis a passé l'agrégation en Hématologie-Transfusion en 1973. À partir de cette date, sa carrière s'est déroulée au laboratoire d'Hémostase qu'il a dirigé jusqu'à sa retraite en 1995.

Professeur émérite de notre Faculté à partir de 1995, il a continué, avec dévouement et assiduité, ses activités internationales dans le cadre du programme Erasmus et a développé la collaboration entre les Facultés de Médecine de Nancy et de Homburg. En effet, à côté de son investissement hospitalo-universitaire, Pierre ALEXANDRE s'est beaucoup investi dans les relations franco-allemandes. Marié à Inge, une jeune allemande, il a été Président du Cercle Amical France - Allemagne de 1969 à 2002 et a renforcé les collaborations avec Leipzig et Rostock mais tout particulièrement Homburg. Spécialiste en Hémostase, Pierre ALEXANDRE avait de nombreux contacts avec les services cliniques du CHU, en particulier le service de Chirurgie Cardiaque, la Néonatalogie et le service de Réanimation. C'est avec ce dernier service d'ailleurs, dirigé par le Professeur Alain LARCAN, qu'il a préparé sa thèse de médecine sur la fibrinolyse et les syndromes fibrinolytiques.

Pierre ALEXANDRE était officier dans l'Ordre du Mérite de la République d'Allemagne (1983), Chevalier des Palmes Académiques (1993), Médaille d'or de la ville de Nancy (2004) et Chevalier de la Légion d'Honneur (2004).

L'homme et le collègue avec lequel j'ai travaillé pendant plus de 25 ans était connu pour sa disponibilité et sa gentillesse et je crois, aux noms de tous ses anciens collègues, que je peux dire

à quel point il était apprécié et suscitait respect et amitié. Ces dernières années, nos relations s'étaient plus espacées, liées sans doute à ses problèmes de santé ; cependant, nous avons souvent des entretiens téléphoniques et il me rappelait l'époque du Centre Régional de Transfusion Sanguine et de notre ancien patron, le Professeur STREIFF et des collègues de l'époque, G. Monange, C. Vigneron et JC. Humbert. Pierre était un homme modeste, toujours prêt à rendre service. Il a formé des générations de biologistes en hémostase et tous se souviendront de son exigence de rigueur et de sa passion.



ALGAN Bernard

1919-1985

BIOGRAPHIE (écrite par son fils médecin)

Né à Chaumont (Haute Marne). Fils d'André Algan, ophtalmologiste à Epinal (Vosges) et de Thérèse Vichard.

Sa famille compte cinq médecins dont deux ophtalmologistes.

Il a suivi toutes ses études secondaires à l'institution Saint-Joseph d'Epinal.

Lauréat de la Faculté, puis Interne des Hôpitaux de Nancy en 1946.

Acquiert le titre de Docteur en Médecine en 1949 avec une thèse consacrée au « Traitement du glaucome infantile ».

Chef de Clinique Ophtalmologiste auprès du Professeur THOMAS de 1949 à 1958. Professeur Agrégé d'Ophtalmologie à la Faculté de Médecine de Nancy en 1958.

En 1965, il crée la Clinique Saint-André à Vandœuvre, Clinique de 90 lits consacrée aux affections de la face.

Membre des Sociétés d'Ophtalmologie Française, Allemande, Suisse, Belge, Italienne et de nombreuses Sociétés régionales en France.

Membre également de l'Institut Barraquer et Membre Correspondant du Club Jules Gonin.

A publié de nombreuses publications et effectué de nombreux travaux, particulièrement sur : - Le traitement des thromboses veineuses - L'oxygénothérapie hyperbare dans les rétinites pigmentaires, les dégénérescences maculaires - Les allergies en Ophtalmologie

A écrit deux ouvrages : - « Les Urgences en Ophtalmologie », rééditées à quatre reprises par les Laboratoires Faure - « L'Anesthésie en Ophtalmologie » (en collaboration avec deux anesthésistes).

Dans sa jeunesse, il s'est occupé activement de mouvements des jeunes (Cœurs vaillants).

Outre son travail auquel il consacrait la majeure partie de ses journées et de ses nuits, il était passionné par les chemins de fer et les oiseaux.



ANCEL Paul

1873-1961

ELOGE par le Professeur A. BEAU

Le Professeur ANCEL, qui vient de s'éteindre à l'âge de 87 ans, après une vie entièrement consacrée à l'enseignement et à la recherche, a grandement honoré la Faculté de Médecine de Nancy où il poursuivit toutes ses études et dont il fut un des Maîtres les plus éminents.

Il est difficile en quelques mots de résumer une carrière aussi longue et aussi féconde, seuls quelques aspects de sa personnalité scientifique doivent être évoqués ici pour rappeler combien fut grande et fructueuse son activité nancéienne.

C'est à Nancy où il était né en 1873 que se placent les premières années, sans doute les plus fructueuses, de sa vie de biologiste.

Externe, puis Interne des Hôpitaux, Paul ANCEL aurait pu se diriger vers l'exercice de la profession médicale s'il n'avait pas été tenté par l'attrait de la recherche anatomique. A cette époque, les circonstances étaient favorables à la Faculté de Médecine de Nancy. Un jeune Professeur, Adolphe NICOLAS y enseignait l'Anatomie avec une maîtrise incontestable. Des locaux tout neufs venaient à peine d'être inaugurés pour l'enseignement. Il avait fallu vingt-cinq ans de patience et de persévérance au Conseil de la Faculté pour obtenir enfin la construction d'un Institut Anatomique digne de ce nom. Les bâtiments de la rue Lionnois commençaient à fonctionner quand le Professeur NICOLAS choisit Paul ANCEL comme Chef de Travaux, tâche bien ingrate dont il s'occupa avec une scrupuleuse conscience et avec un très grand succès auprès des étudiants durant sept années.

Cette période restera marquée dans l'histoire des Sciences biologiques par la découverte du support anatomique et de l'activité physiologique des hormones sexuelles à laquelle les noms de Paul ANCEL et de Pol BOUIN sont indissolublement attachés. L'anatomiste et l'histologiste, celui-ci élève de NICOLAS, celui-là élève de PRENANT, menèrent en une collaboration intime et combien fructueuse une série de recherches d'une rigueur impeccable dans la conception comme dans la réalisation qui forcent encore l'admiration.

Il est nécessaire de se reporter aux connaissances que l'on avait au début de ce vingtième siècle, dans le domaine de l'Endocrinologie pour saisir l'importance des recherches d'ANCEL et de BOUIN et de juger leur retentissement. A cette époque, on ignorait tout ou presque tout en ce qui concernait la structure anatomique et le mode de fonctionnement des glandes à sécrétion interne, quant à leur rôle physiologique, il était à peine soupçonné.

Certes, la notion de glande à sécrétion interne avait été introduite en biologie par les célèbres expériences de Claude Bernard sur la fonction glycogénique du foie. Mais si cet organe est capable de déverser dans le torrent circulatoire des quantités importantes de glucose, il n'en est pas de même des glandes endocrines, dont les hormones sont excrétées à doses infimes dans le milieu intérieur.

Ce sont les travaux d'ANCEL et de BOUIN qui ont eu le mérite de prouver l'existence au niveau des glandes génitales mâles et femelles d'hormones actives dont on soupçonnait à peine l'existence.

Bien plus, grâce à une rigoureuse série d'expériences, ils arrivèrent à prouver que l'hormone mâle sécrétée par le testicule était le résultat de l'activité spécifique d'un tissu, inextricablement mêlé aux autres éléments si complexes de cet organe, la « glande interstitielle ».

Poursuivant leurs investigations chez la femelle, ANCEL et BOUIN parviennent à montrer que l'ovaire est la source d'hormones qui conditionnent les caractères sexuels. Ils montrent à la suite de leur Maître PRENANT le rôle endocrinien du corps jaune et son action dans la préparation et le maintien de la gestation.

On peut affirmer que cet ensemble de travaux fut parmi les plus grands et les plus fructueux de la Biologie moderne. Il a ouvert la voie à toute l'Endocrinologie sexuelle dont le développement sur le plan de la chimie et de la thérapeutique a été prodigieux. Appliquée ensuite aux autres glandes endocrines de l'économie, il a ouvert la voie à toute une nouvelle discipline médicale.

Mais, revenons à la carrière nancéienne de Paul ANCEL. En 1904 un Concours d'Agrégation s'ouvre en Anatomie : deux élèves du Professeur NICOLAS s'y présentent, Paul ANCEL et Amédée WEBER. A l'issue des épreuves, ANCEL est nommé à Lyon et WEBER à Nancy. La fructueuse collaboration de BOUIN et d'ANCEL va s'interrompre durant trois années.

Mais le dynamisme d'ANCEL ne connaît pas de répit. Agrégé et Chef de Travaux anatomiques à Lyon sous la direction du célèbre Maître qu'était Léon Testut, ANCEL profite de son séjour à ses côtés pour publier un « Précis de dissection » ou guide de l'étudiant aux travaux pratiques d'anatomie. Ce manuel qui eut beaucoup de succès (traduit en espagnol en 1907) est très pratique et très méthodique dans un plan général et dans ses moindres détails, il est complet et permet d'entreprendre la dissection de n'importe quelle partie du cadavre.

ANCEL estimait à juste titre que les travaux pratiques d'Anatomie étaient indispensables aux futurs chirurgiens. D'ailleurs c'est avec leur collaboration qu'il entreprit des recherches importantes d'Anatomie chirurgicale sur le péritoine, à Nancy avec Louis SENCERT, à Lyon avec Cavaillon.

En 1907, les deux Maîtres nancéiens des disciplines morphologiques, NICOLAS en Anatomie et PRENANT en Histologie, étaient appelés par la Faculté de Médecine de Paris. Leurs Chaires devenaient dès lors vacantes. Si la succession à la Chaire d'Histologie ne souleva pas de trop graves difficultés et revint à Pol BOUIN, il n'en fut pas de même en Anatomie où ANCEL et WEBER se retrouvèrent à nouveau concurrents : le Conseil de la Faculté pencha avec une faible majorité en faveur d'ANCEL qui fut nommé le 1er janvier 1908 titulaire de la Chaire d'Anatomie normale de Nancy.

Il devait en assurer les fonctions jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale.

Strasbourg avait besoin de Maîtres éminents, la Faculté de Médecine de Nancy, son héritière au lendemain du désastre de 1870 avait une dette de reconnaissance envers la capitale alsacienne. C'est ainsi que plusieurs professeurs nancéiens furent appelés à restaurer l'enseignement français à Strasbourg. L'Ecole morphologique de Nancy créée par MOREL venu de Strasbourg en 1872 se

devait de renouer la tradition. Pol BOUIN d'abord, ANCEL ensuite, furent désignés pour y enseigner l'Histologie et l'Embryologie. Ce fut une nouvelle étape dans la carrière scientifique d'ANCEL, étape à laquelle nous ne nous attarderons pas et pourtant combien elle devait être remarquable. Appelé à enseigner une nouvelle discipline, ANCEL s'y adapte immédiatement en modifiant radicalement l'orientation de ses recherches.

En quelques années, avec la collaboration de son élève Vintemberger, il introduit en France la pratique de l'Embryologie expérimentale qui, jusqu'alors, était presque exclusivement effectuée en Allemagne. Il s'attaque d'emblée à l'un des problèmes majeurs de l'Embryologie : celui de la détermination du plan de symétrie bilatérale des embryons de vertébrés, problème sur lequel il parvient à donner des éclaircissements remarquables et qu'il résout en grande partie en provoquant à son gré par l'expérimentation une orientation choisie pour ce plan.

Mais une fois encore la carrière de Paul ANCEL devait se trouver modifiée, en 1939, il est obligé de quitter Strasbourg avec sa Faculté de Médecine repliée à Clermont-Ferrand et l'heure de la retraite sonne pour lui au moment même de cet exil.

Mais la retraite n'est pas pour lui le moment du repos. Pendant vingt années encore, il va œuvrer à Paris au Collège de France et dans un petit laboratoire qu'il avait aménagé chez lui.

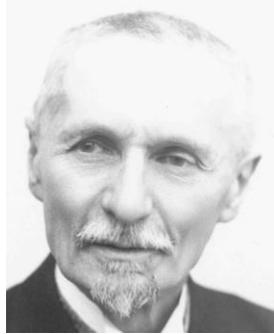
Il s'engage alors sur une voie toute nouvelle, celle de la chimiotératogénèse. Jusqu'alors personne ne s'était encore appliqué à essayer d'expliquer la genèse des monstruosité et des anomalies, et l'on n'était plus guère renseigné que les anciens qui les considéraient comme des erreurs de la nature.

Eprouvant les unes après les autres des quantités de substances chimiques appliquées sur le germe en voie de développement aux différentes étapes de sa croissance, ANCEL est parvenu à isoler un certain nombre de substances tératogènes électives et à provoquer par un choix du produit et du moment d'action telle ou telle malformation du développement.

L'ensemble de ces recherches et de ces résultats a fait l'objet d'un volume hautement original qui pose les bases d'une nouvelle science : la chimiotératogénèse. ANCEL est ainsi l'un des tout premiers, si ce n'est pas le premier à avoir montré l'intérêt de la recherche des causes des troubles du développement. Il ne s'agit pas là d'une simple spéculation mais bien au contraire, il ouvre des perspectives immenses sur les applications prophylactiques et thérapeutiques possibles à la prévention et à la guérison des embryopathies et des foetopathies, domaine qui suscite à l'heure présente tant d'attention et tant de recherches.

La Faculté de Médecine de Nancy peut être fière d'avoir compté parmi ses élèves, puis parmi ses Maîtres un biologiste aussi éminent. Ceux qui ont été ses élèves gardent un souvenir ineffaçable de son enseignement qui eut l'immense qualité d'être lumineux et direct.

Quel exemple nous laisse ce savant dont la longue existence a été consacrée uniquement à la science jusqu'à l'épuisement de ses forces ! En octobre 1960, il y a juste quelques mois la revue *Science* publiait un article signé ANCEL. Seuls ses élèves et ses admirateurs pouvaient savoir que le signataire de ces lignes venait d'atteindre sa quatre-vingt-huitième année, et que ce mémoire venait après tant d'autres apporter une nouvelle pièce à ce magnifique monument scientifique qu'il avait bâti durant une vie toute entière vouée à la recherche.



ANDRÉ Paul

1869-1950

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Fils de Médecin, Paul ANDRE est né à Nancy en 1869. Élève de la Faculté de Médecine, nous le trouvons successivement Préparateur de Thérapeutique (1891), Externe des Hôpitaux (1892), Interne (1893), Chef de Clinique chirurgicale (1895). Il soutient sa thèse de Doctorat en 1896 sur les déviations angulaires consécutives à la résection et à l'arthrotomie du genou chez l'enfant.

En 1898, il est reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie et chargé des conférences de bandages et appareils. Mais, son activité clinique s'oriente immédiatement vers une spécialité alors toute nouvelle : l'Urologie. En 1899, une Consultation spéciale pour les malades des voies urinaires est ouverte sous la direction du Professeur ANDRE à l'Hôpital civil. Elle connaît immédiatement une grande affluence de malades. En 1901, la commission des hospices fait aménager une salle spéciale pour la Consultation de ces malades. Le Professeur ANDRE est en même temps chargé par la Faculté d'un cours complémentaire des maladies des voies urinaires qui deviendra une charge d'état en 1913.

Pendant plusieurs années, l'activité de l'Urologie se limitait à cette Consultation, les malades justiciables d'une intervention chirurgicale étant adressés dans des Services de Chirurgie générale. En 1906-1907, le deuxième étage, sous les combles du pavillon Collinet de la Salle était aménagé en Service d'hospitalisation avec une salle d'opérations, le tout commun à la Clinique d'Oto-rhino-laryngologie et à celle d'Urologie. Cette installation particulièrement précaire fut l'objet de nombreux vœux de la Faculté pour qu'il y soit porté remède. Mais la guerre de 1914 survint sans que rien n'ait été fait. A ce moment, la Clinique d'Urologie dut émigrer temporairement à l'Hôpital Maringer puis, de là, à l'Hôpital Marin, où elle devait demeurer de nombreuses années avant de pouvoir enfin (1931) occuper un Service nouvellement construit dans le pavillon Krug.

Et cependant, le Service ne faisait que prospérer grâce à l'activité du Professeur ANDRE pour lequel une Chaire magistrale devait être créée au lendemain de la guerre, Chaire qu'il dirigea jusqu'au moment de sa retraite en 1937.

L'œuvre scientifique du Professeur ANDRE fut considérable. Tout d'abord orienté vers la Chirurgie générale, il collabore aux « Nouveaux éléments de pathologie chirurgicale générale », avec GROSS, ROHMER et VAUTRIN. Il rédige toute la partie concernant les affections

chirurgicales de la peau et du tissu cellulaire sous cutané, des vaisseaux et ganglions lymphatiques et des nerfs.

Mais, c'est surtout dans le domaine de l'Urologie que sa contribution a été la plus importante par de très nombreux articles parmi lesquels on relève des études sur la prostatectomie, les calculs de l'uretère, la tuberculose rénale, les tumeurs de la vessie. Le Professeur ANDRE, s'il fut le créateur de l'Urologie à Nancy, fut aussi l'un des pionniers en France de cette nouvelle discipline.



ANDRÉ Pierre

1904-1971

ELOGE par le Professeur P. CHALNOT

Le Professeur Agrégé Pierre ANDRE est né le 10 janvier 1904 à Nancy. Il était le fils du Professeur Paul ANDRE, fondateur de l'Ecole d'Urologie de Nancy qui fut pendant la guerre de 1914-1918 le Médecin personnel du Maréchal Foch. Après l'avoir suivi pendant toute la guerre, il l'accompagna au cours du voyage que fit ensuite l'illustre chef aux Etats-Unis en véritable triomphateur.

C'est en témoignage de reconnaissance que le Maréchal Foch intervint auprès du gouvernement pour faire créer à Nancy une des premières Chaires françaises d'Urologie en faveur du Professeur Paul ANDRE.

Après de bonnes études secondaires, Pierre ANDRE embrassa la carrière paternelle. Il s'inscrivit à la Faculté de Médecine et il conquiert rapidement les titres d'Externe et d'Interne des Hôpitaux. Il fut, en effet, reçu premier de la promotion d'Internat de 1927. Il s'orienta alors vers la Chirurgie et fit la première partie de son Internat chez le Professeur HAMANT où il acquit une solide éducation chirurgicale générale. Puis il se tourna de façon plus précise vers l'Urologie et devint Chef de Clinique de 1933 à 1937 à la Clinique Urologique.

Il passa sa thèse le 30 janvier 1937 et se consacra plus spécialement à l'Urologie. Son père ayant pris sa retraite, Pierre ANDRE continua sa collaboration au Service d'Urologie dont le chef devint le Professeur André GUILLEMIN.

La guerre n'enleva pas Pierre ANDRE à son foyer en septembre 1939. Ayant eu au cours de ses études une pleurésie grave, il continua avant d'être mobilisé son activité hospitalo-universitaire jusqu'en juin 1940. L'exode l'amena à Montpellier chez un ami de son père, le Professeur Jeanbrau auprès duquel il passa un certain temps. Là il put se perfectionner encore dans la discipline urologique qu'il avait définitivement adoptée.

Les sombres années de guerre n'étaient guère propices à la préparation des Concours. Cependant Pierre ANDRE pu se présenter à la première session d'Agrégation d'après guerre en 1946 à laquelle il fut reçu et fut chargé de l'enseignement de la Chirurgie générale et plus spécialement de la propédeutique et de la séméiologie.

Ayant terminé son temps d'Agrégation, il continua le même cours jusqu'au 30 septembre 1965.

Le Professeur Pierre ANDRE a rempli ses fonctions tant hospitalières qu'universitaires avec la régularité, la conscience et le dévouement le plus complet.

Il était, comme son père, d'une clarté parfaite dans ses expositions. Il voyait les choses simplement et sans ambiguïté. Sa doctrine était nette et son mode d'expression précis et sans détour. Il aimait exprimer les vérités essentielles à l'enseignement sous des formes dépouillées, stylisées et frappantes. Il estimait cette formule plus susceptible d'être retenue par des étudiants qui, pour beaucoup, avaient tendance à négliger des études pourtant essentielles, tant en Chirurgie qu'en Urologie.

Pierre ANDRE s'est intéressé à un certain nombre de questions de Chirurgie générale et de spécialité. Nous ne rappellerons que ses publications de Chirurgie urologique.

Avec son père et le Dr Grandineau, il a pris part au rapport du 32^{ème} Congrès d'Urologie de 1932 sur les tumeurs de la vessie. C'est lui qui a recueilli les documents de cet important travail dont les conclusions n'ont guère subi de modifications à l'époque actuelle.

Sa thèse se rapporte à l'étude des résultats immédiats et lointains des ruptures de l'urètre. Il avait pu faire état de 150 cas de cette variété de traumatisme relativement rare même dans un Service à gros débit, grâce aux archives de la Clinique urologique. C'était, à l'époque, un des rares Services où les observations bien étudiées et en ordre permettaient une statistique de valeur.

Citons encore ses travaux sur les papillomes du bassinet, sur les indications de la néphrectomie dans la tuberculose, sur les pyérites gravidiques, les kystes solidaires du rein, les épидидymites à colibacilles chez le jeune enfant. Son travail le plus important reste le rapport rédigé en collaboration avec le Professeur ANDRE en 1944 sur les résultats éloignés des néphrectomies pour cancer du rein. Là encore une statistique de 150 cas observés pendant de longues années permit d'établir des conclusions encore valables aujourd'hui.

Mais plutôt que de se complaire dans des considérations théoriques de valeur discutable, Pierre ANDRE préférait le contact direct du malade. Il aimait parler longuement avec lui, l'interrogeant sur ses occupations, sur sa famille. Il lui demandait des détails précis sur sa vie quotidienne surtout s'il était de la campagne. Lorrain lui-même, il connaissait parfaitement la psychologie de ses compatriotes et savait leur parler le langage qui leur plaisait. Son bon cœur établissait rapidement un échange de propos souvent pittoresques qui mettaient le malade en confiance et facilitaient l'acceptation d'une intervention délicate ou d'un traitement quelquefois pénible.

Son commerce était des plus agréables. Il mêlait souvent aux histoires qu'il aimait à raconter, des propos personnels un peu sceptiques, quelquefois désabusés et souvent un peu moqueurs sur les ambitieux ou les suffisants. Il aimait la vie au grand air, la promenade et la chasse où il passait avec ses amis de bons moments de détente. C'est dans cette passion favorite qu'on le reconnaissait vraiment. On le voyait vivre intensément. Il personnifiait alors selon Maurice Genevoix « l'instinct de la chasse, le besoin de chasser selon le temps et la saison, d'obéir aux conseils éternels qui vous viennent de la terre et des nuages, aux ordres clairs qui se lèvent en vous-même, qui montent en vous avec la même lenteur paisible que la lune blanche sur les champs ».

Il avait épousé en 1937, la fille aînée de son Maître le Professeur HAMANT. N'ayant pas d'enfant, il mit son cœur d'or au service des siens et, en particulier, de sa sœur frappée en pleine jeunesse d'une terrible infirmité.

Ses amis bénéficiaient aussi d'une constante et affectueuse sollicitude. Il ne songeait qu'à leur faire plaisir et avait pour tous des attentions touchantes les comblant de prévenances et de cadeaux. Sa fin rapide, comme il la désirait sûrement n'aimant pas à importuner les autres, a fait une immense peine à ceux qui le connaissaient et l'appréciaient. Tous ses collègues, ses confrères, ses élèves conservent le souvenir d'un homme droit, juste et bon, ses amis celui d'un cœur fidèle, toujours prêt à rendre service, ses malades celui d'un bon chirurgien, d'un confident et souvent d'un ami.



ANTHOINE Daniel

1931-2016

HOMMAGES et SOUVENIRS par le Docteur J. VADOT

J'ai eu le privilège de rencontrer Daniel ANTHOINE au cours de mes stages hospitaliers d'externe, alors qu'il terminait son « internat » dans le Service de « Médecine B ». C'était en 1961. Il nous commentait les dossiers « au lit du patient ». Je fus frappé par la clarté de ses exposés. Il avait le pouvoir de clarifier et rendre plus intelligibles les cas les plus compliqués.

Quelques années plus tard je commençais ma « carrière dermatologique », à l'Hôpital Fournier auprès de mon « maître », le Professeur Jean BEUREY (1922-2010), le plus jeune agrégé de France, qui succéda au Professeur Jules WATRIN (1887-1955), décédé de façon brutale. Après avoir fait mes « premières armes » d'enseignement au Laboratoire d'Anatomie du Professeur Antoine BEAU (1909-1996), je participais rapidement à l'enseignement dermatologique comme Chef de Clinique. Je m'efforçais de mettre en œuvre ce que j'avais retenu de l'enseignement de Daniel ANTHOINE. « Enseigner c'est simplifier et clarifier ». J'aurai pu ne plus le revoir, mais la proximité de l'Hôpital Fournier et de l'Hôpital Villemin et l'orientation de Daniel ANTHOINE en Pneumo-phtisiologie le fit devenir notre « voisin ».

Maître de Conférence puis Chef de Service, collaborateur puis successeur du Professeur Pierre LAMY (1924-2006), il continuait son enseignement clair et précis à la satisfaction de tous ses élèves. Il fit aussi partie de nombreuses instances universitaires qui sont rappelées par ailleurs. Nous rencontrions aussi deux autres confrères « pneumologues », trop tôt disparus, les Docteurs Dominique Meyer et Jean-Michel Bertheau, ainsi que le futur Professeur Gérard VAILLANT (1933-2013).

Daniel ANTHOINE était un homme de contact, bienveillant, affable et abordable par tous. Avec les autres confrères pneumologues nous nous rencontrions fréquemment pour discuter de cas difficiles pour lesquels l'expérience de chacun était précieuse. Toujours avec simplicité et amitié. Tel était Daniel ANTHOINE dont le souvenir et la convivialité resteront gravés dans ma mémoire.

Fiche

TITRES UNIVERSITAIRES

- Moniteur de travaux pratiques de Physiologie (1961)
- Délégué dans les fonctions d'assistant de Physiologie (1962)

- Docteur en Médecine : Thèse Nancy (1962)
- Lauréat de la Faculté : Prix de Thèse
- Admissible à l'agrégation de Médecine interne (1962)
- Chef de Clinique de Pneumo-phtisiologie (1963-66)
- Maître de conférence agrégé de Pneumo-phtisiologie (1966-74)
- Professeur sans chaire (1974-83)
- Professeur à titre personnel (1983-85)
- Professeur des Universités de première classe (1985-98)
- Professeur émérite des Universités depuis 2000
- C.E.S. de Pneumo-Phtisiologie (1957)
- C.E.S de Cardiologie (1961)
- Compétent en Cancérologie (1995)
- Vice-doyen de la Faculté de Médecine (1970-94)
- Membre du Conseil de l'Université Henri Poincaré (1975-85)
- Directeur du Centre de Médecine Préventive Universitaire (1969-72)
- Président de la Société des Agrégés de la Faculté de Médecine (1976-83)

TITRES HOSPITALIERS

- Externe des Hôpitaux (1952-56)
- Interne des Hôpitaux (1956-62) : Prix Spécia
- Médecin des Hôpitaux : Non chef de service (1966-76)
- Médecin des Hôpitaux : Chef de service (1976-98)
- Chef du Département des Maladies Respiratoires du CHU de Nancy (1992-98)
- Membre de la Commission Médicale consultative du CHU (1979-85)
- Président de l'Association des anciens internes du CHU (en exercice)
- Président de la Fédération Nationale des anciens internes de CHU (1982-84)

DIVERS

- Membre du Collège des 3 médecins de Lorraine (1976-98)
- Membre du Conseil d'administration de l'Institut lorrain de FMC (1974-2002)
- Membre de la Société française de Pathologie Respiratoire depuis 1971
- Président de l'AFCPP (Association de Formation Continue en Pneumo-Phtisiologie) depuis 1982
- Président de la commission mixte pour "l'étude des maladies pulmonaires d'origine professionnelle" depuis 1997
- Président du 11ème Congrès de Pneumologie de Langue Française (Nancy-1994)
- Président-Fondateur du Collège Lorrain de Pathologie Thoracique (1993)



ARNOULD Georges

1918-1979

ELOGE par le Professeur M. WEBER

Georges ARNOULD, Professeur de Clinique de Neurologie et Psychiatrie, est décédé brutalement, le 29 janvier 1979. On ne peut manquer de remarquer la cruauté du destin, si on veut bien se rappeler qu'il y a seulement quatre mois, devant cette même assemblée, il avait prononcé, avec une émotion et un talent qui avaient touché tous les auditeurs, l'éloge funèbre de son Maître, le Professeur Pierre KISSEL, décédé le 26 août 1978. Qui aurait pu penser que, si peu de temps après, alors que rien ne le laissait craindre, il reviendrait à son collaborateur le plus proche le douloureux devoir de rendre hommage à la mémoire de son Maître.

Cruauté du destin aussi, car la mort l'a surpris alors que son nouveau Service de Neurologie à l'aménagement duquel il avait consacré beaucoup de temps, était en voie d'être inauguré officiellement.

Georges ARNOULD est né le 9 juillet 1918, à Gérardmer, dans ce département des Vosges qu'il aimait tant. Issu d'un milieu modeste, Georges ARNOULD avait affronté dès sa jeunesse les difficultés de la vie puisqu'il fut, en particulier, déporté en 1944. Toute sa carrière médicale s'est déroulée à la Faculté de Médecine de Nancy où il franchit rapidement les différents échelons hospitaliers et universitaires, grâce à ses qualités intellectuelles et de travail. Il est Externe des Hôpitaux en 1946, Interne en 47, Assistant en 52, Médecin des Hôpitaux en 55.

Il avait souvent dit et écrit qu'il devait entièrement à son Maître le Professeur KISSEL, son orientation neuropsychiatrique. Cet attachement partagé par ses condisciples et amis, Pierre HARTEMANN et Jean-Bernard DUREUX, restera sans faille tout au long des années.

Dès sa deuxième année d'Internat, il est attiré par la rigueur de l'examen neurologique, la sûreté de la conclusion et il décide d'en faire sa spécialité. Il aimait aussi à rappeler qu'auprès du Professeur KISSEL, le Professeur René ROUSSEAUX l'avait séduit par sa grande expérience et sa forte autorité, « donnant du diagnostic neurologique l'illusion d'un jeu ». Cette collaboration entre la Neurologie et la Neurochirurgie se poursuivra ultérieurement entre Georges ARNOULD et Jean LEPOIRE.

Parmi ses années d'Internat, on ne peut passer sous silence son stage dans le Service des Maladies Infectieuses du Professeur DE LAVERGNE, qui l'avait profondément marqué et pour lequel il gardait une vénération indélébile. Sur le plan universitaire. Lauréat de la Faculté en première année, il est Préparateur de Médecine Légale en 1949, Chef de Clinique Neurologique en 1951, année où il soutient sa thèse de Docteur en Médecine, Agrégé de Neurologie et Psychiatrie en

1955. A partir de cette date, il a l'entière responsabilité de l'enseignement de la Clinique Neurologique, est associé à la direction du Service de tandis que ses fonctions de Chef de Service à l'Infirmierie Saint-Julien lui permettent de nombreuses observations sur la Pathologie vasculaire cérébrale. En 1957, le Professeur PARISOT lui confie, dans le cadre de l'Office d'Hygiène Sociale, la Direction du Dispensaire de Santé Mentale, destiné au dépistage et au traitement de l'alcoolisme et à la psychiatrie d'adultes. Le 1er février 1962, il est nommé Professeur titulaire de Chaire de Clinique de Neurologie et Psychiatrie et prend la direction officielle du Service de Neurologie qui sera transféré en 1965 à l'Hôpital Saint-Julien. En 1968, il est intégré comme Professeur titulaire de Neurologie et Psychiatrie, Médecin des Hôpitaux, Chef de Service.

Durant toute sa carrière de patron, il sut accepter et favoriser l'orientation de ses premiers collaborateurs et de ses élèves : Pierre TRIDON, Jean SCHMITT, Michel LAXENAIRE, Luc PICARD, Marc Thiriet, Michel WEBER, Michel Masingue, François Briquel, Gérard BARROCHE, Jean-Eric Werner vers les voies diversifiées de la Psychiatrie, de la Neuroradiologie, de l'Exploration fonctionnelle, de la Neuropsychologie, autant de disciplines qui lui doivent beaucoup de ce fait, tout en gardant la formation clinique et l'unité indispensable au fonctionnement du Service. Membre Ancien titulaire de la Société Française de Neurologie, il fut Président de la Société d'Oto-Neuro-Ophthalmologie de Strasbourg-Nancy et de la Société de Médecine de Nancy.

Son œuvre scientifique est considérable et il serait à la fois excessif et déplacé de vouloir citer tous les rapports, mémoires, thèses et publications qu'il a réalisés, inspirés ou dirigés. Ils touchent à tous les domaines de la Neuropsychiatrie depuis son ouvrage sur les manifestations neurologiques des maladies à virus lymphotropes, ses publications sur la pathologie vasculaire cérébrale, la sclérose en plaques, les syndromes malformatifs, les états démentiels, les céphalées, l'épilepsie, ... aucun aspect de la pathologie neurologique n'a été laissé dans l'ombre par ce clinicien hors pair. Il avait, de longue date, un attrait particulier pour les atteintes des fonctions supérieures et il essayait de développer un Département de Neuropsychologie avec la collaboration de Gérard BARROCHE qu'il avait envoyé se former chez son ami François Lhermitte à la Salpêtrière.

Enseignant très apprécié tant des étudiants du deuxième cycle que des stagiaires des CES de Neurologie, de Psychiatrie, des étudiants en Orthophonie ou de la Faculté des Sciences, il savait rendre simples et compréhensibles, les problèmes les plus difficiles de la Neurologie. Ceux qui ont eu le privilège d'y assister se rappellent comme moi, avec beaucoup d'émotion, de son éblouissante démonstration sur l'organisation de la mémoire, lors de la dernière thèse qu'il a jugée, cinq jours avant sa disparition.

Mais peut-être plus encore que ses qualités d'enseignant, nous garderons un souvenir impérissable de sa valeur de clinicien. Formé de façon directe et objective à la Neurologie, il était resté un clinicien remarquable, sachant discuter un diagnostic en l'argumentant par une analyse séduisante, se rapportant à sa propre et grande expérience et s'aidant de références qu'il nous amenait le soir ou le lendemain. Combien de fois a-t-il tempéré notre désir de réaliser des examens complémentaires en nous montrant leur inutilité théorique ou pratique à propos de tel ou tel cas. Il était cependant très ouvert aux nombreuses techniques apparues tout au long de ces dernières années, cherchant à les comprendre, les assimiler, mais aussi les critiquer à bon escient.

La personnalité du Professeur Georges ARNOULD, pour ceux qui le connaissaient, mal ou peu, était assez difficile à cerner. Il apparaissait comme un homme affable, d'une extrême courtoisie, d'une foi simple et solide, mais toujours discret et réservé. Mais cette discrétion, que certains lui

reprochaient n'était qu'apparente. Certes, il n'aimait pas les honneurs, il détestait les intrigues, mais par contre, et les différents collègues et amis que nous avons reçus lors de nos réunions de Neurologie, ses collègues et amis, ses camarades d'Internat pourraient en témoigner, il était très à l'aise dans une atmosphère amicale et chaleureuse. Il avait noué des liens d'amitié très étroits avec plusieurs Maîtres de la Neurologie française, dont François Lhermitte à Paris, Bernard Schott à Lyon, Francis Rohmer à Strasbourg.

Tous ses amis, ses collaborateurs, ses élèves ont apprécié ses qualités de cœur, son honnêteté, sa disponibilité, son dévouement, sa conscience professionnelle.

Il savait recevoir avec une grande simplicité et beaucoup de chaleur ; beaucoup d'entre nous l'ont particulièrement noté dans sa ferme vosgienne de Tendon où libéré des soucis de la direction d'un Service aussi actif que celui de Neurologie il était plus détendu, plein d'humour et de chaleur humaine, auprès de Mme ARNOULD, sa compagne pendant trente ans. Ces moments de détente lui permettaient aussi de se livrer au plaisir de la lecture et d'enrichir sa culture historique. Il aménageait progressivement cette maison de campagne où il comptait passer une retraite paisible dans sa région de prédilection.

Le Professeur Georges ARNOULD restera pour nous le modèle du bon patron. Que Mme Arnould, dont le courage et la dignité dans cette épreuve sont admirables, que ses fils Pierre et Jean, pour lesquels il a tant fait, soient assurés de notre douloureuse affliction.



ARNOULD Pierre

1921-2002

ELOGE par le Professeur M. BOULANGE

Un homme droit, d'une grande rigueur, riche, dans sa modestie et sa réserve, de grandes qualités de communication, pédagogue fortement investi dans la connaissance, la recherche et le sens profond d'une discipline, la Physiologie médicale, à laquelle il a consacré l'essentiel de sa vie : tel fût notre Maître et ami, le Professeur Pierre ARNOULD.

Il devait nous accueillir, tout jeune étudiant à la sortie du premier cycle, comme bien d'autres après nous, et son enseignement, et tout particulièrement celui des travaux pratiques auquel il consacrait beaucoup de son temps et de son talent de réalisateur imaginaire, séduisait alors les jeunes et futurs médecins qui abordaient, dans cette partie non livresque du début de leurs études, des démarches concrètes comportant des observations ou des gestes, y compris chirurgicaux, proches de leur futur exercice médical.

L'étudiant en médecine qu'il avait été, devait être précocement confronté aux difficultés de la vie et à celles, dans les pires conditions, d'un début de pratique médicale. Quelques années de scolarité universitaire, et un Concours d'Externat réussi en 1942 devaient en effet paraître suffisants pour envoyer, dans une opération qui ne masquait que son nom de déportation, de jeunes étudiants malencontreusement reçus à leurs examens pour assurer une relève de Médecins âgés ou malades des stalags d'Outre Rhin. Il devait cependant garder de cette expérience douloureuse l'enrichissement de contacts humains les plus divers, et des cicatrices tant morales que physiques puisqu'il avait dû surmonter un épisode infectieux particulièrement dangereux en cette période d'enfermement et l'inexistence de moyens thérapeutiques efficaces.

Une fois libéré, il reprenait ses études et pouvait accéder rapidement, dès 1946, à un poste d'Interne, lors du premier Concours rétabli après la fin des hostilités. Il devait garder de solides amitiés au sein de sa promotion, en particulier avec Michel Remy, lui aussi récemment disparu, et de Guy RAUBER, lequel devait lui succéder des années plus tard à la tête de l'UFR STAPS, devenue depuis la Faculté du Sport de notre Université.

Cet Internat lui fit choisir une voie médicale le conduisant à devenir un cardiologue joignant à de remarquables compétences cliniques de profondes connaissances physiologiques. Ce qui eut pour conséquence la thématique de sa thèse de Doctorat en Médecine soutenue en 1951 et consacrée à une analyse critique des différentes méthodes de mesure du débit cardiaque, de la classique utilisation du Principe de Fick à celle des courbes de dilution de Stewart Hamilton, en passant par l'interprétation des courbes de balisto-cardiographie. Son temps se partageait alors entre les

Services cliniques et le Laboratoire de Physiologie qui l'avait accueilli comme Préparateur dès 1946.

Le jeune Médecin se dépensait alors auprès des malades du Docteur Louis MATHIEU, qui avait été son véritable initiateur dans la discipline cardiologique, et ceux du Professeur ABEL, dont il devenait le Chef de Clinique en 1948, réalisant pour les deux Services les cathétérismes cardiaques dont il a été le premier manipulateur nancéien. Au Laboratoire de Physiologie, il était conduit à mettre au point les indispensables dosages de gaz du sang, au moyen de l'historique appareil de Van Slyke, inventait un dispositif de recueil d'échantillons de sang pour les épreuves de dilution, et employait un simple piézographe pour obtenir d'un sujet inconfortablement couché sur le sol du Laboratoire de magnifiques tracés balisto-cardiographiques.

Lors de la soutenance de cette thèse de Médecine, conduite et réalisée à la hauteur d'une actuelle thèse d'Université, ses Maîtres les Professeurs GRANDPIERRE et FRANCK ne cachaient pas leur admiration et leur affection pour leur élève, et annonçaient déjà publiquement leurs intentions de l'adjoindre comme professeur à leur équipe duale si complémentaire et déjà performante.

La présence de ces deux Maîtres en effet, l'un, créateur de la Médecine aérospatiale française, plein de dynamisme imaginatif, l'autre, futur Recteur d'Académie, exigeant de rigueur tant expérimentale qu'administrative, devait fortement influencer ses choix de recherche, toujours à la jonction de la clinique et de la démarche expérimentale pratiquée chez l'animal puis chez l'homme, et en alliant ses propres compétences de cardiologue à celles des pneumologues et physiologistes respiratoires des autres membres de l'équipe.

Voilà un demi-siècle ou presque, l'époque n'était pas celle des publications dans de grandes revues internationales non francophones, au terme de recherches pourtant remarquablement conduites, mais celle de présentations courtes et modestes devant la filiale nancéienne de la Société de Biologie ou mieux devant le Congrès annuel de la Société de Physiologie de langue française dont une réunion brillante devait se faire dans notre Faculté en 1962.

Les progrès et résultats de tous ces travaux, conduits sous la houlette dynamique de ce trio de Maîtres, se concrétisaient surtout par la réalisation de thèses, toujours volumineuses, marquant les étapes et les carrières de futurs enseignants de notre Faculté : celles successivement de Pierre LAMY consacrée au nerf phrénique sensitif et végétatif, d'André Simon et de Jacques Petit à la circulation et à la chémosensibilité pulmonaires, de Maurice LAMARCHE puis de Michel BOULANGE sur la mesure de la masse sanguine et les composantes liquidiennes de l'organisme, et plus tardivement de Philippe CANTON sur l'action dépressive respiratoire d'agents pharmacodynamiques, et de Jean-Pierre DESCHAMPS sur l'équilibre acido-basique en hypothermie.

Chargé des fonctions d'Assistant, de Chef de Travaux, puis de Maître de Conférences Agrégé de Physiologie, de 1948 à 1955, Pierre ARNOULD était brillamment admis au Concours d'Agrégation de cette dernière année, après en particulier une remarquable leçon sur un sujet alors d'avant garde consacré à la Physiologie du muscle lisse. Il avait préparé ce Concours sous la conduite attentive de ses Maîtres mais avait aussi parallèlement acquis les Certificats d'études supérieures scientifiques dont il avait suivi les enseignements avec plusieurs jeunes collègues constituant une équipe amicale et soudée, les futurs Professeurs LAMARCHE, PAYSANT et RIBON.

L'activité d'enseignant et de recherche de Pierre ARNOULD ne devait alors plus souffrir d'aucun répit. La période estivale le voyait chaque année gagner l'Institut de Recherches Cardiologiques

de Royat dont il partageait la responsabilité avec le Professeur Jourdan, éminent pharmacologue lyonnais, et son ami clermontois, le Professeur Marullaz.

Ces Universités d'été accueillait une pléiade de jeunes chercheurs futurs enseignants de Physiologie ou de Pharmacologie de nombreuses Universités françaises ou étrangères : les futurs Professeurs Faucon, Flandrois, et Mornex à Lyon, Montastruc à Toulouse, Leusen à Gand, BOUVEROT, BOULANGE et MALLIE, à Besançon et Nancy, Schaff à Strasbourg, Lavarenne à Clermont-Ferrand, Potocki à Poitiers.

Les thématiques abordées comportaient des expérimentations animales qui se prolongeaient souvent à Nancy, telles les recherches sur le tonus cardioaccélérateur, ses modalités d'expression périphérique ou la localisation de ses centres, sur les régulations persistant chez le chien sans moelle ou sur les circulations locales, cérébrales et coronaires en particulier. Les talents chirurgicaux de Pierre ARNOULD se traduisaient par une patience et une minutie faisant de lui un avant-gardiste d'interventions miniaturisées : telles les gastrectomies réalisées chez le rat quelques années plus tard au bénéfice du travail de thèse expérimentale de Pierre NABET.

Le départ pour une carrière rectorale du Professeur FRANCK et le transfert dans la Chaire de Physiologie de Bordeaux du Professeur GRANDPIERRE conduisaient Pierre ARNOULD, animateur et coordinateur des activités du Laboratoire, à en devenir le responsable, dirigeant une équipe renouvelée avec la venue et la nomination de nouveaux Agrégés : Pierre BOUVEROT, Michel BOULANGE puis Michel BOURA.

Cet âge d'or de la Physiologie médicale nancéienne et de la carrière universitaire de Pierre ARNOULD devait se traduire par des activités et des réalisations multiples. Toujours fidèle à l'Institut de Royat dont il partageait à partir de 1964 les fonctions de direction avec Marullaz, il devait, dès la première sollicitation, répondre aux demandes du Doyen BEAU afin de faire participer l'équipe nancéienne à la création de l'enseignement médical du Maroc, à Rabat tout d'abord puis ultérieurement à Casablanca. Il entraînait dans son sillage aux côtés du Professeur SADOUL tous les enseignants de Physiologie et de Médecine expérimentale, voire d'autres disciplines, tel le Professeur BURLET initialement orienté vers une carrière de physiologiste, mais aussi de collègues d'autres facultés en particulier le Professeur Schaff de Strasbourg qui devait ultérieurement lui succéder à la direction de l'Institut de Recherche Cardiologique de Royat. Une phalange de jeunes étudiants marocains en fin d'études dans des facultés françaises fut alors placée sous la responsabilité de Pierre ARNOULD pour devenir les futurs cadres de l'enseignement pratique de la Physiologie dans leur pays. Effectuant à Nancy leurs dernières années d'études et le plus souvent le suivi de diplômes de spécialité devant leur assurer de brillantes carrières de praticien après leur retour en terre maghrébine, ces jeunes médecins furent initiés aux enseignements dirigés et surtout pratiques pour lesquels l'ensemble du matériel, identique à celui utilisé à Nancy, devait être préparé et construit sur les plans de Pierre ARNOULD avant d'être acheminé vers le Maroc. Conjointement à leurs jeunes collègues français, les cinq futurs Assistants de Rabat avaient également pu s'initier aux démonstrations expérimentales télévisuelles réalisées au profit des étudiants nancéiens grâce à une installation, très performante pour l'époque, et dont la mise en œuvre avait été confiée au futur Professeur CRANCE, dont l'investissement et la compétence en méthodologies audiovisuelles ne se sont pas démenties depuis cette date.

Quelques années seulement après son accession à la Chaire de Physiologie, Pierre ARNOULD voyait avec bonheur l'équipe du Laboratoire s'agrandir par la création de postes de moniteurs et d'Assistants de Sciences fondamentales, qui permettaient à un nombre conséquent de jeunes

médecins et internes de s'initier à l'enseignement et surtout aux démarches de recherche expérimentale. Se succédèrent ainsi, accédant aux fonctions de Chefs de Travaux pratiques les Docteurs Jacques Petit, Paul VERT, Philippe CANTON, Jean-Pierre DESCHAMPS, Gérard Ethevenot, Nicole de Talance, Patrick Becquart, Yves Badonnel, Bernard Guittienne, Pierre MONIN.

Ces derniers furent accompagnés dans leurs activités d'enseignement et de recherche en Physiologie de nombreux autres, parmi la très longue liste desquels nous ne retiendrons que ceux ayant depuis accédé à une carrière professorale : dans un ordre chronologique approximatif, nous citerons Daniel ANTHOINE, Pierre GAUCHER, René ROYER, Denise MONERET-VAUTRIN, François Brunotte, biophysicien à Dijon, Charles Fontenaille, néphrologue à Nantes, Gabriel Camelot, devenu Doyen de Besançon, François PAILLE, Hervé VESPIGNANI, Jean-Pierre KAHN, François Math, physiologiste à la Faculté des Sciences, Philippe Perrin, à la Faculté du Sport, et plus récemment en Physiologie, François MARCHAL et Philippe HAOUZI et enfin Paul-Michel MERTES, à la Faculté de Reims et aujourd'hui à Nancy, quelle pépinière !

Durant toute cette période des décennies 1960 et 1970, Pierre ARNOULD travaille donc sans relâche et dépassant les domaines familiers du Laboratoire s'implique dans l'enseignement, voire la recherche en Physiologie neurologique et neuropsychologique. Il traduit dans cette perspective de nombreux chapitres du tome spécialisé du *Handbook de Physiologie* et met en place avec Roger Poire, puis le regretté Philippe Lepoire, François Briquel et Nicole Fayen, un Laboratoire de Neurologie et Neuropharmacologie expérimentale où furent réalisées les premières démonstrations des effets centraux de nouveaux neuroleptiques. Cet investissement tant pratique qu'intellectuel devait naturellement le conduire à une forte participation à la formation des psychologues, accueillis à l'Université de Nancy II, et dont il assumait tout le programme de Physiologie nerveuse du cursus. Avec ses collègues physiologistes de la Faculté des Sciences, les Professeurs Gayet et Davrainville, il organisait conjointement avec l'Université Louis Pasteur de Strasbourg un Certificat de Physiologie des Régulations pouvant s'inscrire dans une Maîtrise de Biologie, préfigurant les formations de Biologie Humaine plus tardivement mises en place.

A la Faculté de Médecine, il prenait aussi la direction du Certificat d'études spéciales de Médecine Aéronautique, précédemment placé sous la houlette du Doyen MERKLEN et intervenait en Médecine et Physiologie du sport avant d'en confier les rênes au Professeur BOURA. Il contribuait aussi aux enseignements de Pharmacologie, d'Hydrologie et de Rééducation fonctionnelle, et coordonnait les interventions des enseignants de la discipline physiologique entre les Facultés de Médecine, la Faculté de Chirurgie Dentaire, les Ecoles de Kinésithérapie ou d'Infirmières.

Ses compétences de gestion administrative devaient rapidement être sollicitées puisqu'il devenait, après la disparition du Doyen MERKLEN, Président de l'Institut Régional d'Education Physique et Sportive, assurant les destinées de cette structure de formation des professeurs d'Education Physique avant que celle-ci ne devienne une UFR de l'Université de Nancy I et ne prenne le titre actuel de Faculté du Sport.

Très écouté lors de la mise en place des nouvelles Facultés de Médecine et de l'Université, ses connaissances des textes et des procédures juridiques alliées à son bon sens ont beaucoup contribué à l'aboutissement de cette difficile démarche, grâce à l'ascendant qu'il exerçait sur ses collègues et sur les personnels et étudiants impliqués dans un travail auquel ils n'étaient nullement préparés.

Siégeant au sein du premier Conseil de l'Université en tant que représentant de l'Institut d'Education Physique, il devait ensuite assurer des fonctions de Vice-Doyen de la Faculté A de Médecine auprès du Doyen STREIFF, de 1976 à 1982 jusqu'à la réunification des UFR médicales en une seule Faculté. Durant cette période d'extension des enseignements médicaux, aux besoins desquels il s'était totalement engagé, il devait garder, malgré la dualité des structures, et en parfaite harmonie avec l'ensemble de l'équipe physiologique, un rôle de direction dans toutes les démarches pédagogiques, avec une unicité d'organisation et de gestion des Travaux pratiques, et la coordination de tous les enseignements médicaux, paramédicaux ou de formations de troisième cycle ressortissant à la discipline.

Il pouvait éprouver une très légitime fierté de toute cette œuvre accomplie qu'il pouvait situer dans le prolongement de celle de ses prédécesseurs qu'il sut si bien décrire dans l'article précis et exhaustif qu'il avait rédigé à l'intention des *Annales Médicales de Nancy* pour la célébration en 1974 du centenaire de cette revue.

Bien qu'ancien Interne et ancien Chef de Clinique de Médecine générale - ce que le premier Jury de Physiologistes qu'il dut affronter avant de devenir Chef de Travaux lui avait reproché - Pierre ARNOULD dut, à l'inverse, attendre de longues années après la mise en place de la réforme hospitalo-universitaire pour accéder à des fonctions de Biologiste des Hôpitaux, puisqu'il ne devait obtenir, bénéficiaire d'une intégration dite initialement à effet ultérieur, qu'en 1975 sa nomination en tant que Chef de Service d'Explorations fonctionnelles cardio-vasculaires aux côtés du Professeur François CHERRIER.

Les efforts qu'il avait personnellement consentis pour s'approprier les concepts et techniques de l'informatique médicale trouvèrent dans ces dernières fonctions leur application immédiate, permettant la mise au point de nouvelles méthodologies sophistiquées d'explorations fonctionnelles cardiologiques.

Ces dernières années d'activité hospitalo-universitaire ne l'avaient donc vu faiblir dans aucun de ses engagements. Il avait pu voir apparaître de nouveaux collaborateurs et contribuer à la nomination de nouveaux professeurs de Physiologie : après ses élèves directs Michel BOULANGE, Michel BOURA et Jean-Pierre CRANCE, ce furent Jean-Pierre MALLIE, issu de Besançon et rattaché à Nancy après un séjour en coopération, Hubert UFFHOLTZ, après la disparition de la discipline Médecine expérimentale, puis François MARCHAL et Philippe HAOUZI dont il allait suivre le début des carrières. L'avenir de la discipline pouvait donc lui paraître pleinement assuré.

Son accession à la retraite en 1987 lui permettait de contempler avec bonheur tout ce chemin parcouru durant plus de quatre décennies, avec tant d'étudiants accueillis et formés, de collaborateurs initiés à une discipline à laquelle il avait consacré toute son énergie et son intelligence. Il pouvait se féliciter à juste titre du brillant avenir vers lequel il leur avait permis de s'engager. Trop modestement, à son image, la reconnaissance officielle de ses mérites avait été parcimonieusement reconnue, ayant été promu Officier des Palmes Académiques et Chevalier de l'Ordre National du Mérite, et Médaillé d'Honneur de la Jeunesse et des Sports.

Pierre ARNOULD possédait deux familles, sa famille naturelle, celle dont il était issu et dont les engagements professionnels dans des carrières juridiques l'avaient fortement influencé, le conduisant à une rigueur réfléchie dans l'abord des problèmes de la vie quotidienne, famille qu'il avait accepté de construire en apportant une attention et un dévouement paternel à deux de ses jeunes nièces qui avaient perdu très précocement leur père.

Son autre famille était celle du Laboratoire de Physiologie : ne l'avait-il pas exprimé, sortant de sa réserve toujours si pudique en demandant, quelques heures avant son décès, que son ancienne équipe soit prévenue de sa disparition qu'il sentait très proche.

Il avait, dans sa philosophie souvent résignée et pessimiste, qu'il rattachait avec humour à sa date de naissance du 2 novembre, accepté cette échéance comme il avait déjà assumé le deuil de la disparition de ses proches et de ses Maîtres de la Faculté. Il avait discrètement mais profondément souffert de voir le devancer dans la mort des collaborateurs tous devenus ses amis, d'André Simon à Maurice LAMARCHE, de Pierre BOUVEROT à Roger Poire, sans omettre Philippe Lepoire si tragiquement disparu.

Dans sa retraite partagée entre sa résidence nancéienne et sa thébaïde rustique de Craincourt, il s'était préparé à cette fin de vie tout en gardant le contact avec les membres de tous grades de cette famille universitaire qui se devait aujourd'hui de lui rendre un hommage ô combien mérité.



BACH Marie-Joseph

1809-1886

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Marie-Joseph BACH est né à Sultz (Haut-Rhin) en 1809.

Elève à la Faculté de Strasbourg, il soutient sa thèse de Doctorat le 28 août 1832, consacrée aux ruptures des symphyses du bassin dans l'accouchement. Il est attaché à cette Faculté comme Prosecteur d'Anatomie puis comme Chef de Clinique et enfin comme Chef des Travaux anatomiques (1837).

En 1834, il avait brillamment concouru pour l'Agrégation de Chirurgie en présentant un mémoire sur les méthodes de traitement dans les fractures des os longs. Agrégé libre en 1854, il est rappelé à l'exercice en 1856 puis nommé Professeur de Pathologie Externe dans une Chaire créée à la Faculté de Strasbourg.

Excellent enseignant, BACH fut à la fois un chirurgien remarquable et un anatomiste éprouvé. Employant de fines techniques d'injection, il décrit la structure des canaux galactophores et le système veineux rachidien. Par trois fois, ses mémoires seront couronnés par l'Académie de Médecine.

L'annexion de Strasbourg fut pour BACH une douloureuse épreuve à laquelle il ne put se résigner. En 1880, il demande sa retraite par anticipation pour regagner son Alsace natale où il termine sa vie le 3 novembre 1886 à Bergheim.



BARABAN Léon

1850-1905

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Né le 15 septembre 1850, à Oëlleville, dans le canton de Mirecourt, Léon BARABAN a fait ses études au collège de la Malgrange, où il a laissé les meilleurs souvenirs et conservé l'amitié de ses Maîtres. Après avoir conquis le diplôme de bachelier ès lettres, le 3 août 1868, et l'année suivante, à la même date, celui de bachelier ès sciences complet, Léon BARABAN choisit la carrière médicale et prit sa première inscription de Médecine, en novembre 1869, à l'ancienne Ecole Préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nancy. Il s'apprêtait à suivre l'enseignement des SIMONIN, Victor PARISOT, BLONDLOT, DEMANGE, POINCARE, LALLEMENT, lorsque éclata la fatale guerre de 1870.

Nos régions de l'Est, hélas, sont envahies ; la classe à laquelle appartenait Léon BARABAN, est appelée sous les drapeaux ; mais le village où il est né et le chef-lieu de canton, Mirecourt sont occupés par l'armée allemande. Il va se présenter à la conscription à Vittel. Léon BARABAN est envoyé à Brest et versé dans le corps des fusiliers marins. Loin de son pays natal, loin des siens, il fait le plus dur apprentissage, et remplit avec dévouement son devoir pendant la longue et douloureuse durée de la guerre.

De retour en Lorraine, après sa libération, il revient à Nancy, reprend le cours de ses études de Médecine ; il est reçu Docteur en avril 1875. Simple élève, BARABAN avait déjà pris le goût des travaux et des recherches de laboratoire, et la thèse qu'il a présentée à la Faculté est une étude expérimentale sur les effets toxiques du tartre stibié, qu'il avait entreprise dans les Laboratoires de nos collègues FELTZ et RITTER. Son assiduité, son goût et ses aptitudes spéciales pour les travaux d'anatomie pathologique, aptitudes admirablement servies par une grande habileté dans le maniement du scalpel et du microscope, désignèrent bientôt le jeune Docteur pour les fonctions de Chef des Travaux.

Nommé à cet emploi, en janvier 1878, il se distingua aussitôt par la précision, la minutie, la conscience qu'il sut apporter à ses travaux. Nous admirons tous, aujourd'hui encore, les nombreuses et belles préparations d'Anatomie et d'Histologie pathologiques dont il a su enrichir, dès son entrée en fonctions, non seulement les collections du Laboratoire d'Anatomie pathologique, mais encore le Musée de la Faculté, auquel il fut bientôt attaché en qualité de Conservateur. BARABAN devait viser plus haut ; encouragé par ses Maîtres, il se prépara à l'Agrégation. Ses connaissances étendues en Anatomie pathologique formaient chez lui une base solide pour la spécialisation aussi bien en Médecine qu'en Chirurgie. Son goût pour les études

anatomiques détermina son choix. Il se présenta au Concours pour l'Agrégation de Chirurgie et fut reçu Agrégé en juillet 1883.

Presque aussitôt après, la Chaire d'Histologie devint vacante par suite de la mort de notre regretté collègue MOREL. Nul n'était mieux préparé à l'enseignement de l'Histologie que Léon BARABAN. Sa grande compétence, son expérience acquise au Laboratoire auquel il avait été attaché antérieurement, la minutie qu'il savait apporter aux recherches si délicates de la science du microscope, le signalèrent à l'attention de la Faculté, qui le présenta en première ligne au choix du Ministre de l'Instruction publique, pour occuper la Chaire. Par décret du 28 avril 1891, il fut nommé Professeur d'Histologie à la Faculté de Médecine.

Notre collègue ne resta guère longtemps chargé de cet enseignement. En juillet 1893, il est nommé titulaire de la Chaire d'Anatomie pathologique, devenue vacante par la mort de son ancien Maître, le Professeur FELTZ.

BARABAN rentra ainsi dans le Laboratoire auquel, pendant de longues années, il avait été attaché en qualité de Chef des Travaux, et put s'adonner définitivement à ses études favorites d'Anatomie pathologique. La caractéristique de l'enseignement de notre collègue a été la méthode et la conscience. Il ne s'aventurait guère dans les hypothèses, si souvent hasardeuses. C'est le scalpel à la main, l'œil sur le microscope, qu'il observait, étudiait et constatait tout fait nouveau avant de l'enseigner.

Nous ne possédons que peu de travaux de notre collègue ; mais tous reflètent les qualités du chercheur modeste et habile, n'avançant une interprétation, une donnée nouvelle, que lorsqu'il pouvait la baser sur des démonstrations maintes fois répétées et vérifiées. Telles ses études sur l'épithélium des séreuses et ses altérations, ses recherches sur l'épithélium des voies aériennes, sur diverses productions morbides, sur des questions spéciales de parasitisme. Si ses publications personnelles sont peu nombreuses, quelle longue série ne pourrais-je citer de travaux de collègues, de thèses d'élèves, dans lesquels se trouvent relatées des descriptions soit d'Histologie, soit d'Anatomie pathologique, dues aux patientes études faites par le Professeur BARABAN ou sous sa direction.

Et puis, après les recherches de Laboratoire, quels soins notre collègue n'a-t-il pas donnés aux travaux pratiques des élèves ! Nous lui devons une organisation nouvelle. Au Laboratoire d'Anatomie pathologique, chaque élève est directement initié, par un apprentissage pratique, à tous les procédés d'investigation du corps humain, pour y découvrir les altérations morbides, et nos jeunes Docteurs, grâce à cette initiation associée à d'autres enseignements spéciaux puisés à la Faculté, n'auront plus de surprise plus tard, lorsqu'ils auront à scruter, le scalpel en main, les laborieux problèmes que leur pose, entre autres, la Médecine légale.

Reconnaissant les services rendus par notre collègue à l'enseignement et à l'instruction des élèves, le Ministre de l'Instruction publique lui décerna successivement les Palmes Académiques et la Rosette d'Officier de l'Instruction publique (1885 et 1893).

BARABAN ne s'adonnait pas à la pratique médicale ; mais il n'oubliait pas qu'il était médecin, quand les pauvres de son quartier de Saint-Pierre recouraient à ses conseils. Foncièrement charitable, il prodiguait à tous sa personne, son expérience, et souvent sa bourse ; il acquit ainsi une grande popularité qui lui ouvrit les portes du Conseil municipal. Des voix plus autorisées diront combien il s'est dépensé dans ses fonctions de Conseiller, de Membre du bureau de bienfaisance ; quels ont été les services rendus, comme Adjoint, à l'administration de la cité.

Sa grande activité, son labeur incessant, son dévouement à ses fonctions multiples, devaient bientôt ruiner sa santé. Une première atteinte, il y a trois ans, avait déjà donné de sérieuses

inquiétudes à ses collègues, à ses amis. A peine remis, et malgré les conseils qui lui furent donnés à l'époque, il se fit illusion sur l'état de ses forces, reprit toutes ses occupations. Lorsque, sur la fin de l'été dernier, nous apprîmes que BARABAN était de nouveau alité, nos appréhensions devinrent aussitôt grandes. Nous avons suivi l'évolution inexorable du mal qui devait nous l'enlever. Et quand nous songeons que notre collègue, qui avait passé sa vie à scruter les lésions multiples cachées dans l'organisme et à les méditer, devait suivre avec un jugement sûr le drame pathologique dont son propre organisme était le théâtre, une sympathie douloureuse nous étreint. C'est dans la fermeté de ses convictions qu'il a trouvé, sans doute, la force d'âme et la résignation pour attendre avec sérénité l'heure fatale du dénouement.

BARABAN disparaît dans la force de l'âge, terrassé par la terrible maladie dont le germe peut-être, que savons-nous, fut puisé dans ses recherches de Laboratoire, victime du devoir professionnel et surmené par une activité incessante de dévouement. Nous conserverons à la Faculté de Médecine le souvenir impérissable du collègue excellent, du Maître aimé de ses élèves. Puissent les regrets que sa perte nous inspire apporter quelque consolation aux siens ! Au nom de la Faculté de Médecine, cher collègue, adieu !



BARTHELEMY Marc

1881-1967

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le Professeur BARTHELEMY devait diriger la Clinique chirurgicale A jusque 1949.

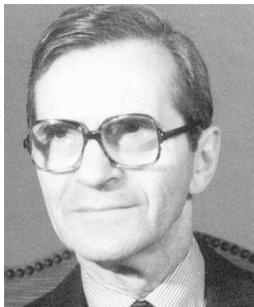
Né à Nancy, en 1881, Marc BARTHELEMY avait été successivement Aide de Clinique (1905) puis Chef de Clinique du Professeur GROSS (1906-1908). Il avait soutenu sa thèse de Doctorat en 1906 sur les « Indications thérapeutiques dans les névralgies faciales rebelles ».

Reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie en 1920, chargé pendant de nombreuses années de l'enseignement de la Chirurgie opératoire, il fut titularisé en 1937 dans la Chaire théorique de Pathologie chirurgicale.

Le Professeur BARTHELEMY a publié nombre d'observations cliniques intéressantes et des ouvrages didactiques de séméiologie chirurgicale.

Compléments (B. LEGRAS)

Le Professeur BARTHELEMY, né le 10 juin 1881 à Nancy, est décédé en son domicile à Nancy le 12 décembre 1967. Il était Officier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre 1914-1918.



BEAU Antoine

1909-1996

ELOGE par le Professeur J. PREVOT

Le Doyen BEAU a été atteint par la limite d'âge le 1er octobre 1979 et certains d'entre vous ne l'ont pas connu dans sa vie active de sorte qu'on ne peut pas lui rendre hommage sans évoquer quelques points de l'histoire contemporaine de la Faculté et des Hôpitaux de Nancy.

En septembre 1946, sortant du PCB, je fréquentais, pour un stage d'initiation, le Service de Chirurgie du Professeur HAMANT, très réputé à l'époque. Sortant de l'Hôpital Central avec un externe à qui je venais de remettre mes tickets de cigarettes pour me faire bien voir, je remarquai sur le trottoir un couple singulier : un homme grêle aux cheveux blancs, en brosse, mais surtout petit, et à côté de lui un autre très grand, assez maigre, à l'allure distinguée et au physique avantageux. Je les aurais laissé passer vers la porte Saint Nicolas sans plus y faire attention, si l'Externe en veine de confiance ne m'avait confié que le petit était le Professeur LUCIEN et le grand le Professeur BEAU, jeune Agrégé d'Anatomie, sortant à peine d'une guerre où il s'était brillamment distingué. « Un chic type » reprenait mon interlocuteur, « très bon enseignant ».

Né en février 1909, le Professeur BEAU avait été nommé Agrégé d'Anatomie en 1939. Il avait alors 30 ans et déjà de brillants états de service : sorti premier de l'Ecole de Santé militaire de Lyon, premier de l'Ecole d'Application du Val de Grâce, il avait quitté l'armée dont il craignait les contraintes. Cinq fois Lauréat de la Faculté de Médecine, Major de l'Internat, il était Secrétaire de l'Association des Anatomistes.

A vrai dire, tous les étudiants de l'époque ont pu éprouver l'enseignement du jeune Professeur BEAU dans cet amphithéâtre A de l'Institut d'Anatomie, vertigineux et surchargé, où s'entassaient ensemble les étudiants des deux premières années, ceux de première année étant régulièrement repoussés vers le haut, à coups d'insultes méprisantes et de horions, jusqu'à se trouver assis sur les marches d'escalier. L'enseignement du Professeur BEAU, devenu titulaire de la Chaire d'Anatomie en 1948, remarquablement clair et didactique, était très apprécié et tous les étudiants fréquentaient et conservaient ses cours. Qui ne se rappelle sa description du périnée humain où il nous expliquait, avec une coquetterie glaciale majestueuse et solennelle, que nous nous trouvions dans l'amphi. assis sur le releveur de l'anus avec les fosses ischio-rectales en dessous et l'anus à l'emplacement de la chaise. Cet enseignement était complété par un contact direct en salle de Travaux pratiques, la « salle de bidoche » où dans une blouse impeccablement blanche, le Professeur BEAU faisait les cent pas, assisté de son équipe, les Docteurs SOMMELET, MARCHAL et Hahn, qui se penchaient avec intérêt sur nos dissections malhabiles. En fait, les

étudiants adoraient le Professeur BEAU, qui, en plus, n'était pas trop dur aux examens. Je me souviens avoir participé à une collecte entre étudiants pour offrir un cadeau à l'occasion de la naissance de son deuxième enfant.

Sur le plan hospitalier, le Professeur BEAU, Chirurgien des Hôpitaux depuis 1946, était jusqu'en 1955 titulaire du Service des Consultations chirurgicales, mais comme il n'avait ni lit, ni malade, il fréquentait assidûment le Service de son ami le Professeur René ROUSSEAU qui initiait à Nancy les premiers pas d'une Neurochirurgie hésitante.

En février 1955, le Professeur ROUSSEAU, encore très jeune, devait décéder prématurément d'un cancer du poumon et cet événement inattendu bouleversait toutes les prévisions établies au bureau central des chefs de Service : la succession du Professeur HAMANT qui lui revenait était remise en question et devait finalement aboutir au Professeur BODART titulaire de la Chaire d'Orthopédie et Chirurgie Infantile dont le Service devenait vacant. Du coup, ce Service fut confié au Professeur BEAU en juin 1955.

Il est surprenant de constater combien mon Maître, que rien ne prédestinait à la Chirurgie pédiatrique à ce moment, sut s'adapter à cette discipline nouvelle.

D'emblée il se sépara des adultes et des vieillards qui encombraient le Service fumant à qui mieux mieux et polluant les lieux avec leurs plâtres malodorants. Dès 1959, il participa à la création de la FEVRE de Paris. Titulaire au Comité Consultatif d'Anatomie, il sauta tout naturellement et prestement à celui de Chirurgie infantile avec Pellerin, Borde, Jaubert de Baulieu et Pasquie dès qu'il obtint en 1963 la Chaire de Chirurgie Infantile nouvellement créée pour lui.

Entre temps, il avait été élu en 1960 Doyen de la Faculté de Médecine par un vote unanime ; il combinait avec bonheur cette lourde charge avec la conduite d'un Service Hospitalier dont l'activité, favorisée par le baby-boom de l'après-guerre, prenait de plus en plus d'ampleur. Chaque jour, après les obligations de son Service où il arrivait ponctuellement à 9 heures, il partait à pied à la Faculté rue Lionnois vers 11 heures pour retrouver ses « paroissiens » comme il se plaisait à le dire, qui venaient lui exposer leurs problèmes et où s'échafaudait la politique de la Faculté.

Les services qu'il a rendus à la communauté universitaire pendant cette période sont exceptionnels. Jouant de son influence et de son autorité, il a réussi à nommer ou à faire nommer plus exactement, près de 70 Professeurs Agrégés ; certes les circonstances n'étaient pas les mêmes qu'à l'heure actuelle car les Facultés étaient en pleine expansion ; en tous cas, on peut dire que la plupart d'entre les plus anciens d'entre nous peuvent se prévaloir d'avoir eu un soutien actif et efficace de sa part ; ce soutien a été, il faut le reconnaître, parfois rapidement oublié ce qui l'attristait beaucoup.

D'une haute stature, il savait le cas échéant adopter en public une attitude d'autorité, froide et distante. En mai 1968, il avait su, avec des accents gaulliens contre la « chienlit », mater la révolte des étudiants contestataires et se maintenir dans son poste alors que dans ce grand bouleversement d'autres Doyens et des plus nombreux se couchaient et mordaient la poussière.

En 1970, il fut mis en minorité par un groupe de jeunes loups qui proposaient des postes à tout le monde par la création de deux Facultés, pardon, de deux UER. Dans tous les temps, cet argument électoral a toujours eu beaucoup de succès ; les deux UER qui distinguaient Nancy d'autres Facultés plus importantes qui avaient su rester unitaires, n'ont d'ailleurs pas vécu beaucoup plus longtemps que les ans de la Révolution ; il y a bien longtemps que nous ne sommes plus en nivôse. En tous cas, cette injustice l'affecta beaucoup et il me reprochait souvent d'avoir voté moi aussi contre lui. *Tu quoque mi fili !*

Le Professeur BEAU devait diriger la Clinique Chirurgicale Infantile dès octobre 1955 et jusqu'en 1979 avec autorité, compréhension et humanité. Dans cette longue période, il était devenu membre des plus hautes instances de cette discipline et il a œuvré de façon déterminante, avec le Professeur NEIMANN, pour la réalisation d'un Hôpital d'Enfants digne de Nancy qui a fini par émerger, mais si tard que cet Hôpital a ouvert en 1982 et que le Doyen BEAU, en retraite depuis 1979, n'a pas pu y exercer.

Comme tout homme actif, il craignait la retraite mais il a su trouver initialement deux dérivatifs à cette « mort lente » : d'une part le Musée de la Faculté rassemblé dans les anciens locaux de la Physique, rue Lionnois, qu'il se plaisait à faire visiter, et si bien remis en valeur par le Doyen actuel à Brabois, d'autre part l'Académie de Stanislas qui convenait bien à son érudition d'humaniste, qu'il charmait par ses conférences et qui le porta à la Présidence pendant plusieurs années.

J'allais le voir régulièrement pendant toute cette période de 1979 à 1996, d'abord au Musée, puis ensuite chez lui ; au début, il dirigeait des thèses, gardait le contact avec de nombreux collègues et amis mais progressivement, ces dernières années, il était devenu comme le Maître Cornille d'Alphonse Daudet faisant tourner les ailes de son moulin à vent sans grain sous les meules et portant toujours le même sac de farine pour toujours faire face et bien montrer une activité soutenue. En fait, il s'ennuyait : « revenez » me disait-il ; il adorait être mis au courant de la vie des Hôpitaux et de la Faculté, avait des opinions sur l'évolution des choses ; pris par les occupations quotidiennes, je ne suis pas assez venu le voir.

Plus récemment, toujours droit et fier, il vacillait sur des jambes tremblantes. Lors de ma dernière visite, j'avais compris qu'il avait cessé de lutter et s'en remettait à la destinée, chemin dans lequel une foi chrétienne l'accompagnait. Il nous a quittés le 17 septembre dernier, à l'âge de 87 ans mais j'ai encore peine à croire que je ne verrai plus sa haute stature.

Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes Académiques, titulaire de multiples autres décorations étrangères dont de prestigieuses, Membre Correspondant de l'Académie de Médecine et je passe sur tellement de titres, le Professeur BEAU a marqué son époque en homme de bien, d'une honnêteté intraitable, ennemi du favoritisme et des compromissions, à tel point qu'il n'a jamais utilisé ses fonctions pour obtenir des avantages et que son Service était constamment le dernier à bénéficier de travaux, de personnel ou de matériel. Digne successeur du Doyen PARISOT, le Doyen BEAU a donné un lustre incomparable à la Faculté de Médecine. Précurseur dans beaucoup de domaines, dont l'Enseignement Post-Universitaire, il a su favoriser les jeunes générations dont il s'occupait déjà lorsqu'il était Chef de Travaux d'Anatomie. Son rayonnement, sa compétence, son érudition, étaient reconnus de tous. En bref, il a fait tout son devoir et il l'a bien fait. Toute sa vie témoigne d'un labeur incessant au service des autres et de la Faculté.

Le temps efface malheureusement des souvenirs qui disparaîtront avec notre génération. Ainsi l'œuvre du Doyen BEAU risque-t-elle de se délayer et de sombrer progressivement dans l'oubli. Aussi je voudrais en terminant émettre un vœu qui est que son buste vienne prendre une place privilégiée dans ce nouveau Musée de la Faculté de sorte que le Doyen BEAU ne soit pas ignoré des générations montantes, que son œuvre reste honorée à sa juste valeur et que son souvenir perdure au fil des années.

Je renouvelle à Mme Beau, à ses enfants et petits-enfants qu'il aimait tant, la profonde émotion de tous les élèves du Doyen BEAU dont je n'ai pu être qu'un timide interprète.